

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :
Un an, \$2.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

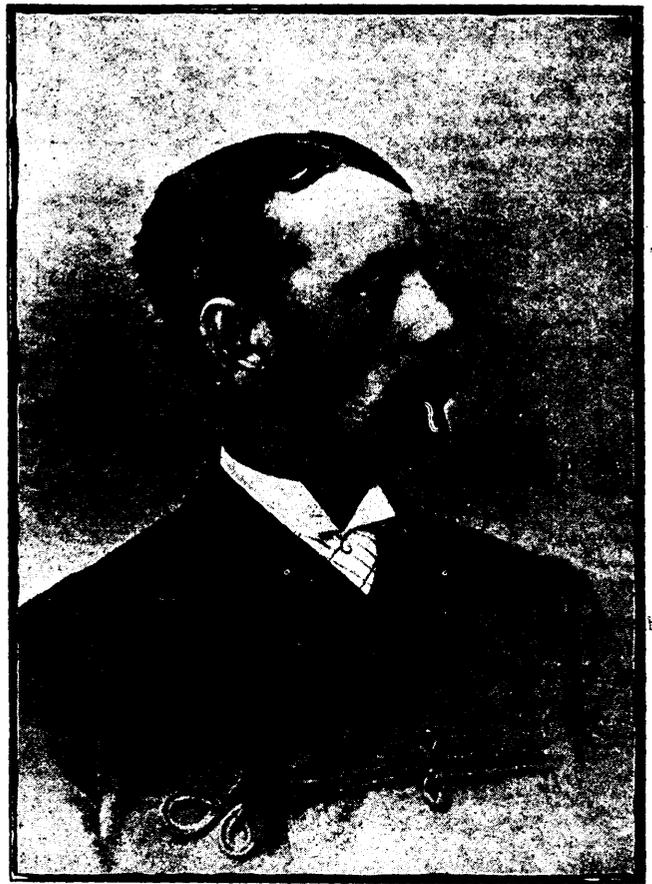
6^{ÈME} ANNÉE, No 291—SAMEDI, 30 NOVEMBRE 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
 BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :
La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



A. A. Stevenson, président du comité du feu



Zéphirin Bonoit, chef de la brigade



Francis McCulloch, assist.-chef



Jean Naul, assist.-chef



Edward Jackson, assist.-chef

LES PRINCIPAUX OFFICIERS DE LA BRIGADE DU FEU DE MONTRÉAL

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 30 NOVEMBRE 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Le soixante-dix-huitième tirage de nos primes. — Montréal et sa brigade du feu, par E.-Z. Massicotte. — Explication de nos gravures. — Étymologies, par H. Serva lec. — Poésie : Recueille-toi, par Goffroid Langlois. — Promenade à travers l'Exposition Universelle, par P. Colonnier. — Revue générale, par G.-A. Dumont. — Les supplices en Chine (avec gravures). — Poésie : Mes arbres, par E.-Z. Massicotte. — Après neuf ans, par H. Romance. — Tristesse et larmes, par Mathias Filion. — Notes et faits — Notes historiques. — Choses et autres. — Variétés. — Récréations. — Feuilleton.

GRAVURES : Portraits des principaux officiers de la brigade du feu de Montréal : A. A. Stevenson, président du comité du feu ; Z. Benoit, chef de la brigade ; Frs McCulloch, Jean Naud, Ed. Jackson, assist.-chefs. — Les deux doubles dévidoirs de la brigade du feu de Montréal. — La chasse à l'original dans le haut de l'Ot-tawa. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	-\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

SOIXANTE-DIX-HUITIÈME TIRAGE

Le soixante-dix-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu SAMEDI, le 7 DÉCEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

MONTRÉAL. — SA BRIGADE DU FEU

Montréal possède une brigade dont elle est fière !

Certes, elle a raison ; si l'on considère que non-seulement ses habitants, mais même les étrangers, sont forcés d'admirer ce corps si beau, si bien équipé et surtout si bien dirigé.

Des visiteurs venus de toutes les parties du monde se sont accordés à dire que la métropole du Canada possédait un service de pompiers sans égal, et qu'aucune autre ville ne pouvait lui disputer la prépondérance.

Pour certains gens, ces éloges paraîtront peut-être osés, mais, s'ils veulent être convaincus, qu'ils voient nos pompiers à l'œuvre. "leur arrivée immédiate sur le lieu du sinistre, le jeu de leurs puissants appareils, leur lutte si précise et si brève contre le fléau," et alors, s'ils ont des yeux pour s'en servir, ils seront persuadés que je n'exagère pas.

Cependant, il n'en a pas toujours été ainsi, et, pour s'en convaincre, il ne faut pas regarder bien loin en arrière, car avant le chef Bronson (1818), le service était, croit-on, fait par des pompiers volontaires. Celui-ci fut remplacé par M. Perrigo, puis ce dernier par M. Bertram, après le grand incendie 1852.

M. Bertram mourut en 1875 et M. Patton fut appelé à le remplacer. A cette époque, la brigade entra dans la voie du progrès, jusqu'à ce que de

nouveau elle devint pour ainsi dire stationnaire. Alors on songea à nommer un nouveau chef, plus actif, plus énergique, car M. Patton se faisait vieux.

M. Benoit fut choisi. Certes, jamais choix ne fut plus heureux, si nous en jugeons par le pas immense qu'il a fait franchir à son corps.

Disons pour appuyer nos dires que déjà les taux d'assurances ont été réduits, et cela sera suffisant.

La brigade, actuellement, se compose de cent quarante hommes, comme suit :

- 3 sous-chef ;
- 1 officier pourvoyeur ;
- 15 capitaines (anciens gardiens de poste) ;
- 2 contre-maîtres de wagons de sauvetages ;
- 8 mécaniciens ;
- 4 contre-maîtres de wagons aux échelles ;
- 2 contre-maîtres des pompes chimiques ;
- 1 réparateur de boyau (*sic*) ;
- 104 pompiers.

Depuis son entrée en fonctions, le chef Benoit s'est surtout occupé de rétablir la discipline, qui était presque nulle ; il a fait faire diverses réparations aux postes ; il a introduit les *running card*, tableau des plus utiles pour savoir à l'instant combien de postes doivent répondre à la première arme, combien de pompiers s'y rendent, etc ; ainsi qu'à la seconde et à la troisième ; les indicateurs des pompiers attachés à chaque poste ; les pompes chimiques, etc., etc., puis, entre autres mesures, il a fait visiter les principales maisons de la ville afin qu'en cas d'incendie les hommes, ayant connaissance des lieux, puissent avec avantage circonscrire les ravages de l'élément destructeur.

Dans un prochain article nous donnerons, outre la chronique du feu depuis la fondation de Montréal, certains détails au sujet du département du télégraphe d'alarmes, etc.

E.-Z. MASSICOTTE

NOS GRAVURES

ZÉPHIRIN BENOIT, CHEF DE LA BRIGADE

Né en 1850, à Saint-Jean Chrysostôme, comté de Châteauguay, Zéphirin Benoit considère néanmoins Saint-Rémi comme sa place natale, puisqu'il n'avait que deux ans lorsque sa famille vint y résider, et qu'elle y a toujours demeuré depuis. Il eut l'avantage de recevoir les éléments d'une solide instruction primaire, sous la direction de M. J.-Bte. Laplante, aujourd'hui notaire à Saint-Stanislas de Kostka, et dont tous les anciens élèves conservent un souvenir aussi agréable que reconnaissant. Cette éducation était complétée par quatre années passées aux écoles anglaises, à Châteauguay.

A quinze ans, nous trouvons le jeune Benoit derrière un comptoir, garçon épicier, chez O'Neil, carré Chaboillez, Montréal. Le voisinage des départements du feu et de la police lui donna la vocation et, quatre ans après, il échangeait le tablier de garçon épicier pour revêtir l'uniforme de l'homme de police, qu'il ne porta cependant que quelques semaines, car nous le voyons bientôt dans le département du feu, à la station numéro 6, sous M. Naud, gardien alors, et aujourd'hui sous-chef. L'apprentissage était commencé.

Cet apprentissage, il le continua pendant cinq ans, au carré Chaboillez, sous Beaulieu, aujourd'hui pourvoyeur, depuis que son courage et son dévouement en firent une victime du devoir.

En 1875, Saint-Henri et Sainte-Cunégonde, qui ne faisaient alors qu'une seule municipalité, ayant besoin d'organiser les départements du Feu et de la Police sur un bon pied, s'adressèrent au chef Bertram de Montréal.

Benoit fut choisi.

Treize années de service aux portes de Montréal le conduisirent à la position élevée qu'il occupe depuis le 29 octobre 1888.

Un an s'est écoulé depuis ; durant cette année, le chef Benoit a vaillamment fait son devoir ; ceux qui le connaissent n'en sont pas surpris ; ceux qui l'ignoraient lui accordent tous aujourd'hui leur estime et leur confiance.

LIEUT.-COLONEL A. A. STEVENSON

Le lieutenant-colonel Stevenson, président du comité du feu, échevin du quartier Ouest, réside à Montréal depuis au-delà de quarante ans. Il fut élu au conseil, pour la première fois, en 1861, et y demeura six ans, après quoi il se retira volontairement. Durant ce temps, il tint une place préminente dans les comités les plus importants ; il fut président du comité du télégraphe d'alarme et des constructions.

Quand il proposa d'acheter la montagne pour la convertir en parc, il rencontra une opposition telle, qu'il décida de faire escalader la montagne par la batterie de campagne, qu'il commandait à cette époque, et qu'il commande encore. Le 10 novembre 1862, en effet, il y tira plusieurs coups de canon.

M. Stevenson a été réélu au conseil en 1882. Montréal lui doit la reconstruction de la salle d'exercice, l'adoption de mesures préventives contre les inondations, la réorganisation du département du feu, et autres réformes.

FRANCIS McCULLOCH, ASSISTANT-CHEF

C'est un homme on ne peut mieux qualifié pour remplacer le chef Benoit, lorsque ce dernier est absent ou pour l'assister dans les grands incendies.

Le 1er novembre 1849, on le trouve pompier volontaire et l'un des membres distingués de la "Queen Company."

Après que le département du feu eut été organisé, il fut nommé gardien de station le 9 mai 1858.

En 1873, le 1er d'octobre, il est nommé assistant-chef, charge qu'il a occupée depuis cette époque.

Dans son nouvel emploi, M. McCulloch a prouvé qu'on n'avait pas eu tort d'avoir confiance en lui. Tous les jours, il augmente l'estime qu'on avait eu d'abord pour lui.

M. McCulloch est âgé de soixante-trois ans.

JEAN NAUD, ASSISTANT-CHEF

Qui ne connaît M. Naud ? Qui ne l'a vu passer sur la rue, emporté comme l'éclair par son fougueux cheval et courant à l'incendie ? Et cela depuis des années.

M. Naud a fait partie des pompiers volontaires pendant douze ans ; il était entré comme tel en juillet 1818 ; il fut ensuite durant treize ans gardien de la station numéro 6.

Le 1er octobre 1873, on le nomma sous-chef pour le récompenser de ses services. C'était un hommage bien mérité.

M. Naud est dans toute la force de l'âge (58 ans), et il est tout probable qu'il continuera à remplir, pendant plusieurs années encore, la place qu'il tient si bien maintenant.

Détail intéressant à noter : M. Naud est père de vingt-deux enfants, et l'un de ses fils, qui est aussi pompier, marche dignement sur les traces de son auteur.

EDWARD JACKSON, ASSISTANT-CHEF

M. Jackson est devenu pompier volontaire le 7 mai 1856. En 1869, il est nommé gardien du poste numéro 7.

Il a rempli cette dernière charge jusqu'au 16 janvier 1889, date où il fut nommé sous-chef.

C'est un homme digne d'occuper la haute charge qu'il remplit. Il est à désirer qu'il continue à l'occuper pendant longtemps pour l'avantage du public et de la brigade du feu.

M. Jackson n'est âgé que de quarante-huit ans.

LES DEUX DOUBLES DÉVIDOIRS

Les deux doubles dévidoirs que représente notre gravure sont de l'invention de M. Benoit, l'habile chef de la brigade du feu de Montréal.

Dans le cas de grands incendies, ces deux voitures sont appelées à rendre d'immenses services par le fait qu'elles peuvent mettre en action près de mille pieds de boyaux, au lieu de cinq cents que les dévidoirs simples contiennent.

Ces deux voitures sortent des ateliers de M. N. A. Larivée, de cette ville.



RECUEILLE-TOI

Dans nos jardins, plus de fleurs embaumées ;
Dans les rameaux des arbres jaunissants
Plus de chansons, quelques airs tremolotants ;
Sur les chemins, des roses effeuillées.

Plus d'amoureux dans le sentier désert
Ni de serments sous les charmes mortes ;
Plus de baisers, plus de minois aux portes,
Rien que novembre et les neiges d'hiver.

C'est le moment où tout est morne et sombre
Où les échos se taisent sous les bois,
Où l'on gemit sous les chaumes trop froids,
Où l'on entend d'étranges bruits dans l'ombre.

Recueille-toi jeunesse de vingt ans,
Toi que l'espoir endort de ses caresses
Et que l'amour grise de ses ivresses ;
Recueille-toi, car les joyeux printemps

S'en vont avec tes heures parfumées,
Tes songes d'or et tes illusions ;
L'hiver s'en vient avec ses blancs flocons,
L'automne part sous ses feuilles fanées.

Godofroid L. Langlois

Promenade à travers l'Exposition Universelle

Les Etats-Unis, il fallait s'y attendre, nous offrent, ici encore, des machines à coudre ; les Anglais, des vélocipèdes et des navires.

Mais il faut ajouter que cette exposition de navires, bien qu'elle eût été plus naturellement placée sur la berge de la Seine, présente dans cette tribune un coup d'œil vraiment enchanteur ; on y passerait sa journée. Rien de plus coquet, rien de plus mignon, que tous ces petits modèles de paquebots sous vitre ; ils vous ont des couleurs délicieuses et des formes charmantes. Quels jolis rêves de traversées à faire en face d'eux !

Tout le reste de la tribune est occupé par des exposants français : il y a un peu de tout, dans une certaine confusion : machines pour cartes de visite, soufflets de forges, petits barils, moulins à café, gravure sur verre, courroies de transmission, articles de fumisterie ; ensuite apparaît du côté de l'avenue Suffren, une série de cases consacrées à des plans et devis de travaux publics. Le génie civil a fait là son exposition ; on y voit, entre autres, le projet de Paris port de mer, et le projet du Métropolitain parisien.

Tel est, bien sommairement passé en revue, le contenu de ce merveilleux Palais des Machines, où près de trente millions d'hommes ont passé durant les jours brillants de l'Exposition. Je suis heureux d'annoncer à mes lecteurs, amis du beau et du grand, que cette immense et belle construction sera conservée indéfiniment après l'Exposition, soit sur le Champ-de-Mars de Paris, soit dans une autre place où elle sera transportée pièce par pièce, et ensuite réédifiée. Il était en effet inadmissible que ce Palais, qui a obtenu la récompense de trois cent mille francs, comme le monument le plus grandiose de l'Exposition, fut détruit, après avoir soulevé tant de louanges et d'admiration.

Mais, maintenant que nous avons visité à peu près le Champ-de-Mars, nous pouvons porter nos pas vers la seconde partie de l'Exposition, établie non loin de là sur l'Esplanade des Invalides.

C'est une place très vaste, surpassant un peu en grandeur la moitié du Champ-de-Mars. Pour y arriver, traversons ce dernier dans toute sa longueur, et suivons les quais de la Seine qui, eux-mêmes, ont été utilisés et continuent à faire partie de l'exposition, qu'ils prolongent jusqu'aux Invalides.

C'est sur ces quais qu'est établie l'exposition des industries agricoles et alimentaires. Alors se déroule sous vos yeux l'innombrable armée des machines agricoles, les charrues mécaniques aux

socs multiples, les batteuses, les faucheuses, les moissonneuses, etc., etc ! Cette partie est surtout intéressante pour les cultivateurs qui se rendent compte des nombreux progrès réalisés depuis peu d'années pourtant, dans ces engins magnifiques, destinés à adoucir le sort du laboureur, et qu'on pourrait appeler les armes de la Paix.

Si vous êtes gourmand, ou simplement curieux, vous vous arrêterez dans le Palais des produits alimentaires. Là, en trophées magnifiques et séduisants, s'étaient devant vos yeux des fruits délicieux, des piles de jambons apétissants, les douces sucreries, les boîtes de conserves mystérieuses et les flacons étiquetés, et des pyramides de bouteilles aux goulots bizarrement contournés, et dont le ventre transparent jette des éclairs jaunes, verts ou rouges, à émerveiller les gourmets comme dans un rêve fantastique de Tantale.

Ce palais est merveilleusement situé : " Il est construit sur le bord de l'eau, avec des balcons en saillie sur la Seine ; presque un palais vénitien, plongeant dans les eaux courantes, dont les reflets mouvants répandent sur les parois et les plafonds des salles un sentiment de fraîcheur et de lumineuse gaieté. Des fenêtres, on voit passer les innombrables petits bateaux à vapeur qu'illuminent la Seine, on se croirait dans un Palais enchanté, chez des fées mystérieuses et bienfaisantes.

Avant de quitter la place, saluons un tonneau énorme, à la grosseur prodigieuse, à la hauteur invraisemblable. Il est couvert de sculptures et de dessins magnifiques, et on peut lire sur sa façade qu'il contient 200,000 bouteilles de vin, c'est à dire qu'on pourrait tirer de ses flancs monstrueux et féconds, une bouteille de vin pour chaque habitant de Montréal, avant de le voir s'épuiser !

Ici, chapeaux bas !

Passons cependant, et franchissons le seuil de l'Esplanade des Invalides. Si vous aimez les courses à travers le monde, le nouveau, l'inconnu, en un mot, ce que vous avez rêvé quelque fois après la lecture d'un livre de voyage, je crois que vous serez satisfaits.

En effet, nous avons vu au Champ-de-Mars les nations civilisées et les produits sortis de leurs mains : à l'Esplanade, au contraire, vous pourrez visiter les peuples étrangers, les pays lointains avec leurs édifices, leurs demeures, leurs habitants, leurs mœurs et leurs coutumes. C'est l'Exposition des Colonies Françaises.

Voici le Palais Algérien, avec sa forme originale, toute entourée de palmiers qui font rêver au désert. En arrière se trouve tout un bloc d'habitations arabes et africaines, à couleur très locale, des boutiques, les unes à riche devanture, les autres fort simples, où l'on voit des nègres travaillant des paniers, des marchands de fruits et autres figurants. Puis, au fond d'une impasse, de petites habitations grossièrement maçonnées, comme il le fallait pour la reproduction fidèle de la chose ; un café d'Alger, avec fourneau, fumoir, débit de tabac, négresses, danseuses de castagnettes de fer, en un mot tout ce qu'on a pu imaginer pour donner aux gens du Nord l'idée d'une journée de désœuvrement, de plaisirs, de tapage, et de flânerie dans une ruelle populaire de cité barbaresque.

J. Bonnier

REVUE GENERALE

Chute de l'empire du Brésil.—Dom Pedro II.—Le général Da Fonseca.—Le nouveau ministère.

* * L'empire du Brésil a vécu.

Dom Pedro II s'est embarqué le 18 courant, à Rio-de-Janeiro, à bord du vaisseau *Alagoas*, pour prendre le chemin du Portugal, sa future résidence. Sa famille l'accompagne.

L'empereur déchu, personnellement, était très estimé de ses sujets, mais son héritier, le comte d'Eu, ne l'était pas autant. Aussi, c'est beaucoup à cela et au développement des idées républicaines qu'il doit sa déchéance. D'ailleurs la famille impériale, qui voyait le mouvement des idées, avait déclaré dernièrement, par la bouche du comte d'Eu, qu'elle était prête à laisser le pays aussitôt qu'on l'exigerait.

Beaucoup de réformes et améliorations importantes sont

dues à Pedro II. Sous son règne, le gouvernement a été consolidé, l'esclavage aboli, l'immigration encouragée, la position financière améliorée, et des chemins de fer construits dans divers endroits.

Dom Pedro II était des plus démocratiques dans sa vie privée. Ennemi de tout faste, il préférait un entretien intime avec un ami ou un savant, sur une question d'art, de science ou de littérature. Dom Pedro était un peu de tout cela. L'histoire naturelle entre autres lui doit plusieurs découvertes dans la flore brésilienne.

Une petite anecdote pour bien peindre l'homme. Un jour, se trouvant à Paris, il voulut rendre visite au conservateur de la bibliothèque Mazarine. Etant très matinal d'habitude, il se rendit à cinq heures du matin chez le gardien et frappa à sa porte. Celui-ci, qui s'était couché tard la veille, n'était pas levé. Quelque peu surpris de se voir dérangé d'aussi bonne heure, il ne put pas même le temps d'enfourcher un pantalon, et alla ouvrir la porte, ayant pour tout costume un caleçon.

En voyant entrer l'empereur qu'il ne connaissait pas, il se troubla, et son trouble ne fit qu'augmenter, lorsque Dom Pedro se fut nommé. Aussitôt, le conservateur s'empressa de s'excuser et se mit à faire des révérences qui devaient être du plus haut comique.

L'empereur s'amusa beaucoup de la surprise qu'il venait de causer ; et après avoir conversé quelque temps avec le conservateur, il se retira en lui disant plaisamment :

— Je vous invite, mon cher monsieur, si vous venez à Rio-de-Janeiro de venir me surprendre à la même heure.

On se rappelle que lorsqu'il vint à Montréal, il y a quelques années, il fut reconnu dans l'église Notre-Dame pendant qu'il entendait la messe. Comme il était agenouillé dans une des allées du temple, on lui offrit un siège. Mais il le refusa, préférant demeurer confondu parmi la foule.

Tous ceux qui ont vu l'empereur ont remarqué son air distingué et noble. Sa taille est au dessus de la moyenne, puisqu'elle a six pieds et quatre pouces. L'espagnol, l'italien, l'anglais, le français, l'allemand, sont des langues qu'il parle et écrit très bien.

Pendant son règne, Dom Pedro ne s'est pas enrichi. Ayant toujours été d'une grande charité, il se retire avec pas un sou. C'est sans doute pour cela que le nouveau gouvernement lui a promis une rente viagère, ainsi qu'à sa famille.

* * Dom Pedro II est né à Rio-de-Janeiro, le 2 décembre 1825. Il est le fils de Dom Pedro Ier du Brésil et IV du Portugal, qui a abdiqué en sa faveur quand il n'avait que six ans pour aller prendre le trône du Portugal. Nous dirons ici que la famille impériale est d'origine portugaise, et qu'elle vint en Amérique durant le règne de Napoléon Ier pour ne pas tomber entre les mains du puissant empereur. Ce n'est que plusieurs années après qu'elle put rentrer en Portugal. Le Brésil, qui était une colonie portugaise, à cette époque, demanda et obtint de Pedro Ier qu'il lui laissât son fils pour le gouverner. La mère de Dom Pedro II était l'archiduchesse d'Autriche Léopoldine, fille de François Ier et sœur de Marie-Louise, seconde femme de Napoléon Ier.

La régence dura pendant neuf ans, et durant ce temps le pays fut fréquemment troublé. La chambre ayant déclaré Dom Pedro majeur à seize ans, il fut couronné empereur le 18 juillet 1841. Il faisait voir à cette époque, ce qu'il n'a pas démenti depuis, un caractère porté fortement vers les études scientifiques et littéraires.

Grâce à ses efforts, il ne s'était pas écoulé deux ans que déjà la paix régnait au Brésil. Pedro battit, en 1852, Rosas, le dictateur de l'Uruguay. Dix ans plus tard (1862), il sortit vainqueur d'un différend qu'il avait eu avec l'Angleterre : le roi des Belges, qui était arbitre, s'étant déclaré en sa faveur. En 1865, il se liguait avec l'Uruguay et la République Argentine pour combattre Lopez et le Paraguay. La paix ne fut signée qu'en 1871, après la mort de Lopez.

Dom Pedro épousa, le 4 septembre 1843, la princesse Thérèse-Christiana-Maria, fille du roi de Naples, François Ier ; elle avait vingt-et-un ans. Deux filles sont nées de ce mariage ; l'aînée seule vit encore. La princesse Isabelle, c'est son nom, est mariée au comte d'Eu, fils du duc de Nemours.

* * Le mouvement révolutionnaire qui vient de se produire au Brésil se préparait depuis longtemps en secret. Le nouvel étendard de la république avait même été commandé d'avance. Son champ, dit-on, est bleu ; celui-ci est traversé par des bandes blanches et or ; il y a, de plus, l'emblème national, surmonté du bonnet phrygien au lieu des armes impériales, et dix-neuf étoiles.

Lorsqu'on a cru le moment propice, le général Da Fonseca, gouverneur militaire de la province de Minas Geraes, qui a conduit toute l'intrigue dans ces derniers temps, s'est emparé du pouvoir avec l'aide de l'armée. Aucun sang cependant ne fut versé.

Chose curieuse, le parti républicain, qui vient de triompher, avait été défait aux élections qui ont eu lieu l'été dernier.

La Chambre a été dissoute et le conseil d'Etat aboli. Un nouveau ministère vient d'être formé comme suit : Deodoro da Fonseca, président du conseil ; Aristide Lobo, intérieur ; Equintin Bocagura, affaires étrangères ; Dr Barboza, finances ; Campos Salles, justice ; Benjamin Constant, guerre ; amiral Vanderholt, marine ; Domitri Ribero, agriculture.

Le Dr Barboza faisait partie de l'ancienne chambre ; signor Bocagura est journaliste ; B. Constant est également journaliste et, de plus, professeur à l'école polytechnique.

A. Dumont



LES DEUX DOUBLES DÉVIDOIRS DE LA BRIGADE DU FEU DE MONTREAL
Vue prise sur le Champ-de-Mars.—Photo-gravure par Armstrong



LA CHASSE A L'ORIGNAL DANS LE HAUT DE L'OTTAWA

LES SUPPLICES CHINOIS

(Suite et fin)

IV.—LA DÉCAPITATION

La mort par décapitation (tchan), lisons-nous dans la *France et Chine*, est regardée, chez les Chinois, comme le plus honteux des châtiments. L'espèce de culte qu'on rend aux ancêtres fait considérer comme un malheur de ne pas conserver son corps aussi entier qu'on l'a reçu de ses parents. C'est donc une ignominie à nulle autre pareille que d'en perdre, pour cause de crime, la plus noble partie. Ce supplice est le châtiment des assassins proprement dits, et de tous ceux qui ont commis quelque crime de mince énormité.

Les bourreaux chinois sont d'une rare habileté dans ce genre d'exécution. Le sabre est si lourd, la lame en est si tranchante, la main qui s'en sert si bien exercée, qu'il suffit d'un seul coup pour trancher la tête du coupable. Dans le même instant où l'exécuteur frappe si net et si juste, il renverse le corps avec tant d'adresse et de promptitude, qu'il ne tombe pas une seule goutte de sang sur les habits du patient.

L'office de bourreau est ordinairement rempli par des soldats, et tout concourt pour ôter à ce triste emploi le cachet d'horreur et de réprobation qui le frappe, chez nous, d'une indélébile ignominie. A Pékin particulièrement, et généralement partout ailleurs, l'exécuteur de la justice revêt, pour remplir ses fonctions, un tablier de soie jaune et porte son courelas enveloppé de soie de même couleur, c'est la couleur impériale, et ce signe suffit pour indiquer qu'il est revêtu de l'autorité même du souverain et pour commander le respect au peuple.

VI.—LA CANGUE

La cangue, continue M. Girard, est un instrument de supplice particulier à la Chine. Il consiste en deux morceaux de bois échangés par le milieu.

On les pose sur les épaules du patient et on les réunit de manière à emprisonner son cou. Le poids de cet étrange collier varie selon les délits ou crimes que l'on veut punir, il est ordinairement de cinquante à soixante livres, mais il y en a qui pèsent jusqu'à deux cents. Le malheureux qui en est orné ne peut plus voir ses pieds ni porter ses



La cangue

mains à sa bouche, il faut qu'une main étrangère, charitable ou amie, lui donne sa nourriture ; jour et nuit, il est écrasé par ce cruel fardeau.

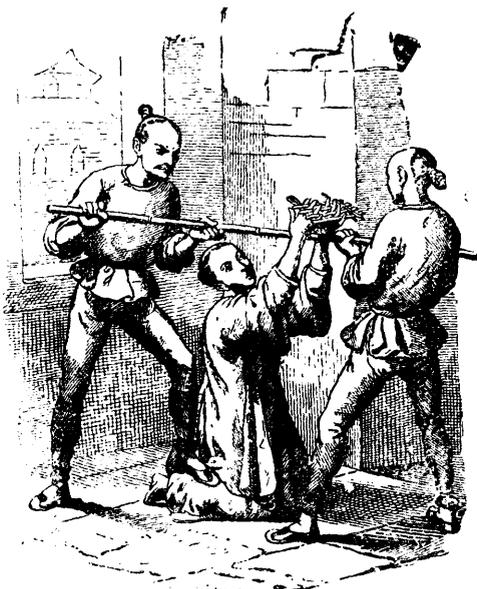
Ce supplice est toujours subi publiquement : c'est le carcan des Chinois. Pendant toute la durée de sa peine, le coupable est contraint de se tenir en station soit sur une place publique, soit à la porte de la ville, d'un temple ou du tribunal qui l'a condamné. Le temps de sa punition peut se

prolonger ainsi pendant trois longs mois. Lorsque le terme en est arrivé, le patient est de nouveau conduit devant le mandarin qui l'exhorte amicalement à se corriger ; puis ce magistrat ordonne qu'on le débarrasse de sa cangue. Mais, afin de mieux lui graver dans l'esprit le souvenir de ses sages conseils, il ne le congédie qu'après lui avoir fait administrer vingt coups de pan-tsé.

VII.—LA QUESTION

La question, dit l'auteur de *France et Chine*, cette épouvantable aberration de la justice humaine, pratiquée chez tous les peuples les plus civilisés de l'antiquité païenne et que plusieurs siècles de christianisme ont eu tant de peine à faire disparaître de chez les peuples de l'Europe, subsiste en Chine : on y distingue la question ordinaire et extraordinaire. La question, même ordinaire, y est très rude ; elle se donne aux pieds (kia kouen) et aux mains (tsan-tché).

On se sert, pour les pieds, d'un instrument qui consiste en trois morceaux de bois croisés. Celui du milieu est fixe, les deux autres sont mobiles. On place les pieds du patient dans cette machine ; ils y sont si étroitement serrés que la cheville s'aplatit.



Torture des mains

La torture appliquée aux mains semble devoir être moins douloureuse. On insère entre les doigts du malheureux qu'on y condamne des bâtonnets de bois diagonalement placés, on lie très fortement les doigts avec des cordes, et on laisse pendant quelque temps le patient dans cette pénible situation. La question extraordinaire est terrible : elle consiste à faire de légères taillades sur le corps du criminel et à lui enlever la peau par bandes, en forme d'aiguillettes. Mais elle n'a lieu que pour les grands crimes, surtout pour ceux de lèse-majesté, et lorsque le criminel est parfaitement convaincu. Il s'agit alors d'obtenir la révélation de ses complices.

VIII.—LA MARQUE

Comparée aux autres peines chinoises, la marque n'est pas très douloureuse.

Elle s'applique au moyen d'une grosse aiguille trempée dans une sorte d'encre avec laquelle on grave, sur le visage, des caractères révélant la nature du délit. Quand cette opération est faite jusqu'à une certaine profondeur, la marque est ineffaçable.

Un grand nombre d'Asiatiques aiment à avoir sur le visage, sur les bras, sur la poitrine, des figures des personnes qui leur sont chères, des signes superstitieux et des images de fantaisie. Aussi ont-ils en horreur la peine de la marque. Ils sentent que porter l'attestation puridique d'un délit ou d'un crime, c'est être voué à une perpétuelle infamie.

IX.—LA STRANGULATION

Les Chinois considèrent la strangulation (kiao)

comme un supplice moins infamant et moins cruel que la décapitation. Voici comment elle est exécutée dans la plupart des provinces.



La strangulation

Arrivé au lieu du supplice, le condamné est attaché, par les bras, par les pieds et par le corps, à un poteau ayant la forme d'une croix. Sa tête est saisie dans la boucle d'une corde pliée en deux et qui passe à travers le poteau à hauteur du cou. Alors raconte un voyageur, le bourreau tord les cordes l'une sur l'autre, au moyen d'un garrot qu'il a introduit entre elles et qu'il fait tourner rapidement. La figure du supplicié s'empourpre aussitôt, puis passe au violet foncé. Les yeux s'ouvrent d'une façon démesurée ! mais bientôt le regard devient vague, la mort jette déjà sur l'esprit du misérable son voile d'insensibilité. C'est alors que le bourreau, faisant tourner le garrot en sens inverse, détend les cordes et rend un peu d'air au malheureux, qui est rappelé au sentiment de ses souffrances. Il reprend lentement connaissance, et rien n'est plus affreux que le regard sanglant qu'il promène sur la foule immobile des spectateurs. Beaucoup reverront ce regard dans l'effroi des cauchemars. Ce n'est qu'après avoir tordu et relâché trois fois qu'on permet au condamné de mourir.

La piété filiale, ce grand principe fondamental de la société et de la famille chinoise, a fait réserver pour le crime de haute trahison ou de lèse-majesté, pour le parricide et l'inceste, le plus cruel de tous les supplices usités en Chine. Ce redoutable châtiment est la mort lente ou *koua*, qui consiste, comme l'indique son nom et le signifie les termes de la sentence, à dépecer le patient tout vivant en "dix mille morceaux."

Sur une place publique se dresse une lugubre potence. C'est le gibet où doit souffrir le malheureux condamné. On l'y attache, les pieds et les mains fortement serrés par des cordes, le cou pris dans un carcan. Tout près on remarque un panier couvert rempli de couteaux ; sur le manche de chacun est désigné la partie du corps qui doit en être frappée. C'est donc le hasard, ou bien parfois la cruauté ou l'humanité du magistrat chargé de présider à l'exécution et de donner l'une après l'autre au bourreau ces lames lamentables, qui prolongent ou abrègent les tortures du patient. Heureux est-il quand, dès le début de ses angoisses, une triste chance, pourtant désirable, fait sortir du lugubre panier le couteau qui doit lui frapper le cœur ou tout autre organe vital ! Mais il est une première et douloureuse opération : l'exécuteur commence toujours par lui scalper la tête. A l'exception d'une faible partie adhérente au front, il en détache totalement la peau, qu'il rabat sur les yeux, à la façon d'un voile sanglant ; puis, armés des couteaux, il enlève lentement les parties du corps désignées ; il ne quitte ce cruel travail que las de lassitude.



MES ARBRES

A MLE ELISA... M... R..., QUÉBEC

Des arbres vigoureux,
Devant ma maisonnette,
Dressent leurs bras nouveaux.
Au printemps l'alaouette
Devant ma maisonnette,
Chante une ariette
A plus d'un amoureux.

Et tout l'été j'admire
Leur dôme verdoyant,
Que ne puis-je décrire,
Ce qu'il a d'attrayant,
Ce dôme verdoyant,
Où l'oiseau palpitant,
Au bord d'un nid soupire.

Puis, l'automne est venu,
Aussi dans la ramure,
Plus aucun chant connu :
Muette est la nature !
Et bientôt la froidure
Dépouille la ramure ;
Maintenant l'arbre est nu !

L'Hiver tout blanc de neige
En les voyant souffrir
Se dit : Oh ! sacrilège !
Je les vois défeuille...
En les voyant souffrir,
Il veut le recouvrir,
D'un manteau qui protège !

E. J. Massicotte

APRÈS NEUF ANS

Au mois de juillet dernier, nous avions voulu nous réunir, quatre anciennes compagnes, quatre intimes amies de classe,

Après neuf années le destin avait un peu changé nos figures, et chacune avait largement récolté sa part de rayons et d'ombres.

L'une avait suivi sa famille vers la capitale. Comme moi, elle avait subi les chances et les revers de la Providence. Des deux autres, ma sœur avait connu de l'hyménée les grandes joies en même temps que les durs et les extrêmes sacrifices : à vingt-cinq ans, déjà au ciel qui les lui avait donnés, elle avait dû rendre quatre petits anges pour chanter les louanges du Seigneur. La dernière, — la dernière du petit groupe que nous formions, pour la bien reconnaître, pour m'en souvenir vraiment, j'avais besoin de fermer mes yeux et de l'aller revoir aux jours des plaisirs sans nuages, aux jours d'heureuse insouciance, folâtre, gaie, autant et plus que toute autre, d'un physique robuste, la santé sur les joues et le rire sans cesse sur les lèvres.

Mais là, dans ce fauteuil que lui avait ménagé toute la sollicitude de notre sympathie justement alarmée, là, telle qu'elle était devant nous, minée par l'impitoyable consommation, pâle, maigrie, sans sourire, triste malgré elle, pressant fortement ses lèvres de son mouchoir, mettant tout son courage à retenir une toux maligne qui l'oppressait, comprimant avec peine sa respiration vive, nerveuse comme si avec chacun des battements de sa poitrine faible et agitée elle sentait s'en aller aussi un souffle de sa vie — ce n'était plus notre compagne d'autrefois.

Et à travers nos regards, au milieu du bonheur du revoir, au sein de toutes ces conversations entamées, laissées, brusquées, pour en reprendre de nouvelles et de nouvelles encore, tant la crainte d'en voir s'échapper se disputait notre esprit ; malgré tous nos souvenirs évoqués, l'image riante de nos heures de classe rappelée, nos échanges de confidences, nos âmes même mises à découvert, le cœur restait gonflé et le rire nous coûtait des efforts.

Notre pauvre malade, elle, ne se déridait qu'à demi, et l'accent forcé de ces notes joyeuses dont nous voulions la distraire semblait la rendre mal.

— Je veux vous demander une faveur, me dit-

elle subitement. Je vais mourir ; quand ce sera fait, promettez-moi de dire un mot sur ma tombe.

Depuis hier, cette jeune femme n'est plus. Je viens, les yeux pleins de larmes et l'âme accablée, accomplir ce devoir funèbre et sacré, cette capricieuse volonté d'une pauvre mourante.

* *

Mais que dire en face de la tombe qui s'ouvre pour ensevelir à jamais une existence trop courte, une vie heureuse, aimée, pour jeter la douleur poussée au désespoir chez un jeune époux, dans une famille entière ?

Que dire en face des écrasants décrets de la loi divine qui frappe et qui semble frapper toujours là même où le sourire est facile, où la joie naît d'elle-même, où tout semble fait pour abriter et servir d'hôte au bonheur ? . . .

Nous toutes qui l'avons connue, nous le savons : Appolline, Dieu l'avait créée bonne ; la nature l'avait faite gracieuse, douce, aimable ; une solide instruction avait développé chez elle de grands talents, et qui ne se rappelle son enjouement, sa bonne grâce qui la faisait se prêter à tout, sa volonté sans rennes dont on pouvait toujours disposer à l'avance, son cœur généreux et son amitié ouverte ?

Placée avantageusement dans le monde, jouissant d'une aisance plus qu'ordinaire, entourée d'êtres qui la chérissaient, qui plus qu'elle demandait à vivre longtemps pour payer au ciel son tribut d'hommages, pour lui chanter une sainte hymne de reconnaissance pour tous les biens dont elle se sentait comblée ?

— Je meurs trop jeune, nous disait-elle toute pensif ce même jour qui nous a réunies ; je meurs trop jeune. Je voudrais vivre pour ma tendre mère, pour le si bon compagnon que le ciel m'a donné. J'emporte tout son amour et je n'ai pu rien pour lui.

Mais la mort est venue quand même ; elle est venue lente, inexorable ; elle a arraché cette jeune femme à tout ce qu'elle aimait.

Et nous l'avons vue, pauvre enfant, s'élever d'abord, puis se plier doucement, doucement à cette idée de départ pour le séjour d'où l'on ne revient pas. Durant les dernières semaines de sa longue maladie, maladie qui ne pardonne jamais, au milieu des souffrances de ses derniers jours, alitée sans sommeil, dévorée de douleurs avec cette toux toujours qui s'acharnait à l'épuiser, devenue l'ombre d'elle-même, elle était d'un calme, d'une résignation qui étonnaient et pénétraient les personnes qui la visitaient ; désirant, pressant à travers toutes ses paroles, toutes ses prières, cet instant qui la ferait passer de vie à trépas.

— Vous-mêmes, demanda-t-elle, la dernière fois que nous la fûmes voir, priez, priez pour que la fin vienne . . .

Elle est partie ! A l'angelus du soir, elle ouvrit ses bras comme pour saisir une vision, ses yeux se fermèrent, son cœur cessa de battre.

A cette heure dernière, n'aurait-elle pas entrevu trois petits chérubins ? n'avaient-ils pas franchi les limites célestes pour venir recevoir l'âme de leur mère ? . . .

* *

La semaine dernière, j'ai serré la main à une jeune fille qui donnait son cœur et sa foi, au pied de l'autel, à un jeune homme de son choix ; aujourd'hui, je prends dans la mienne une main glacée et qui ne peut plus rien pour me rendre cette dernière étreinte . . .

Que de stations différentes dans cette vie ! et laquelle est la plus imposante, la plus importante ?

J'y ai pensé : et cette pensée m'a prise toute lorsque je me suis assise, un jour, au chevet de la jeune mourante en souvenir de laquelle je tiens la plume aujourd'hui.

J'ai arrêté longuement mes regards sur ses grands yeux caves, j'ai longuement contemplé sa chevelure d'un blond doré, ses joues creusées à l'extrême par la souffrance, ses traits où rien n'était plus elle, où la mort sur tous avait mis son empreinte. J'y ai pensé, et j'ai frémi en la voyant cette mort de si près, en sentant presque sa froide haleine effleurer mon visage.

Ah ! c'est bien sur cette dernière étape de la vie qu'il faut surtout fixer son esprit. Que som-

mes nous ! Que devient à cet instant tout ce nous choyons en nous ?

Et les rêves dont nous nous berçons, et les folles inquiétudes dont nous nous tourmentons, et les plaisirs que nous ramassons sur la route ? De quel prix nous sont toutes ces choses, et mille autres, quand nous allons quitter ce monde ? Que sont-elles ? que sommes-nous ? . . .

Cendres que le vent emporte, cendres que la terre enfouit dans son antre.

A ce moment suprême de l'existence, la vérité perce tout voile : il n'y a de grand et de beau vraiment que l'âme de Dieu !

Dieu, le maître de notre destin, qui nous donne et nous reprend la vie selon son autorité immuable ; l'âme née d'un souffle divin et qui retourne à son Créateur.

J. J. Maurice

TRISTESSE ET LARMES

Il allait mourir ! Le médecin venait de s'éloigner en hochant la tête ; le prêtre avait prononcé les dernières paroles sacramentelles, paroles qui ouvrent le ciel aux âmes repentantes ; la mère était assise au chevet de son fils.

Georges avait vingt-deux ans, c'était un beau et grand jeune homme, aux cheveux blonds, à la figure intelligente ; sur ses lèvres errait toujours un vague sourire et dans ses yeux humides on y lisait quelque chose qui n'était pas de ce monde ; on voyait que son esprit planait au-dessus de la terre, que son âme était toujours prête à s'envoler.

Georges s'était fiancé à une jeune fille, une pauvre orpheline qu'il aimait d'un amour sincère comme son cœur, pur comme son regard. Il devait l'épouser bientôt et il soupirait sans cesse après cet heureux jour ; mais la maladie était venue, la phthisie, il allait mourir, et Berthe, frappée au cœur par ce terrible malheur, Berthe, la fiancée, en devenait folle de douleur.

Oui, c'était bien vrai, Georges allait mourir, et pourtant, ce jour-là, il semblait avoir repris des forces ; à la veille de la mort, les phthisiques semblent réunir toutes leurs forces pour dire adieu au monde . . . Les mères s'y trompent et se prennent à espérer . . . les médecins ne s'y trompent pas, eux.

— Mère !

— Qu'as-tu, mon Georges ?

— Oh ! vois donc comme le ciel est pur, n'entends-tu pas le chant des oiseaux ? Novembre, le mois de la mort est gai aujourd'hui . . . quel beau jour pour mourir !

— Tais-toi, Georges, ne parle pas ainsi, tu me fais mal.

— Oh ! oui, vois-tu, mère, les feuilles tombent et le vent les disperse comme mes illusions et mes espérances . . . les fleurs se fanent dans mon parterre, ces fleurs que j'ai plantées, moi . . . mais le ciel est beau, oh ! oui, le ciel est beau !

— Georges, Georges, repose, tu te fatigues, ferme les yeux, tu peux guérir encore.

Et Georges, dont le cerveau était surexcité par la fièvre, Georges continua :

— Me taire ! non. Vois-tu, mère, dans quelques heures ma langue sera paralysée, mes yeux seront fermés à la lumière. Peu importe que je meure une journée plus tôt ! Je veux voir encore le beau soleil, je veux répéter ton nom. Oh ! mère, je vais te quitter . . . mais ne pleurs pas ma mort, tu as assez souffert pour moi. Tu te rappelles les longues nuits passées près de mon berceau, ton empressement à satisfaire mes moindres désirs, tes cris de joie à mon premier sourire, à mes premiers bégaiements. Avec quelle sollicitude tu conduisais mes pas incertains ! Tu m'as raconté toi-même toutes ces choses et j'ai pleuré de tendresse, je pleurs encore, vois-tu mère . . .

Et le pauvre malade, qu'une toux sèche interrompait, porta un linge à sa bouche et le retira taché de sang.

— Georges, Georges, tais-toi, cria la pauvre mère éplorée, tu me fais mourir !

—Du sang ! continua le malade. J'en ai vu, du sang, autrefois. Tu sais, quand on a apporté mon père victime d'un horrible accident ; il était couvert de sang, lui. Tu t'es jetée sur son corps, tu criais et pleurais... et mon père est mort... tu l'as conduit au cimetière et tu es revenue couverte d'un long deuil... Tu m'as pris sur tes genoux, j'avais douze ans alors, tu m'as pressé sur ta poitrine en m'embrassant avec effusion, et tu t'es écriée : " Georges, mon Georges, tu me restes toi, seul... tu n'as plus de père, mais ta mère vit encore, elle vivra pour toi ". Tu pleurais alors, mais depuis ce temps, tu n'as plus pleuré devant moi, mais j'ai vu tes yeux rouges bien souvent. Oh ! mère, j'ai voulu te faire oublier cette mort, j'ai voulu être tendre et généreux envers toi, j'ai voulu te faire oublier ton deuil, mais je ne vivrai pas assez longtemps... un nouveau deuil.

—Georges, tu ne mourras pas, non, ta mère veut que tu vives. Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié d'une mère !

—Non, mère, je meurs, je le sens, et pourtant je le regrette un peu. Berthe, pour qui mon amour égale mon amitié pour toi, Berthe... elle chante, la pauvre enfant, son esprit s'envole, écoute.

De la chambre voisine une voix plaintive et triste, comme la rafale de l'automne dans les saules du cimetière, s'élevait par degré. C'était Berthe qui chantait.

Qu'as-tu mon fiancé ? tu pâlis, tu succombes,
Où souffres-tu ? Je veille et je pleurs avec toi.
Sur tes yeux qui jadis rayonnaient devant moi,
Ta paupière alourdie avec langueur retombe.

Je devine ton mal, je l'ai lu dans tes yeux,
C'est le mal du pays, tu regardes les cieux.

J'appelle aussi le terme où ta pensée aspire,
Le trépas est pour nous l'aurore d'un beau jour.
La terre est la douleur, le ciel est tout amour.
Et l'on commence à vivre à l'heure où l'on expire.

Je souffre de ton mal, je l'ai pris dans tes yeux,
C'est le mal du pays, je regarde les cieux.

—Tu entends, mère, elle chante, son esprit veut déjà quitter la terre. Je ne crois pas, et il n'est pas à souhaiter qu'elle me survive. Elle m'aime trop, mon âme, en partant, doit entraîner la sienne. Sans moi, pauvre orpheline, que fera-t-elle ici-bas ? Elle s'en ira sans effort de ce monde où je ne serai plus.

La mère n'écoutait plus ; brisée par la douleur, les paroles de Georges n'arrivaient à son oreille que comme un murmure confus.

Georges parlait toujours ; mais sa voix faiblissait :

—Non, mère, la douleur ne tue pas toujours. La jeunesse est puissante, la nature fait des miracles. Tu as vu des arbres frappés de la foudre rester debout et se couvrir de loin en loin d'un vert feuillage... Si l'on mourait nécessairement quand on a perdu ce qu'on aime, il serait trop doux d'aimer. Si donc il arrivait que Berthe eût la force et la douleur de me survivre, c'est à toi, pauvre mère, que je la confie. Représente-lui ma mort comme l'expiation d'un bonheur trop haut pour n'être pas frappé—je l'aimais trop. Dis-lui qu'il en est des grandes joies ainsi que des grandes douleurs, et que, lorsqu'elles ont dépassé la mesure humaine, il faut que le cœur éclate et se brise... Dis-lui, ah ! surtout dis-lui que je l'ai bien aimée, et que si j'emporte votre vie à toutes deux, en échange je vous laisse la mienne... Enfin, ma mère et ma fiancée, je meurs en vous bénissant avec le regret de n'avoir qu'une existence pour payer le prix de votre amitié et de votre amour...

La mère s'était levée brusquement ; Georges, épuisé par ce dernier effort, était retombé sur le lit... l'agonie commençait... Berthe chantait.

Je mourrai de ton mal, je l'ai pris dans tes yeux
C'est le mal du pays, et le nôtre est aux cieux.

Deux heures après, Georges était mort...

Les beaux jours sont finis, novembre a repris son ciel sombre et sa bise glaciale. On sent l'approche de l'hiver, le cœur du pauvre et du malheureux se serre d'angoisse.

Dans le petit cimetière, une fosse nouvelle vient d'être creusée près de la tombe de Georges. Berthe, la fiancée, est morte en chantant :

Je meurs de ton mal, je l'ai pris dans tes yeux
C'est le mal du pays, je te rejoins aux cieux.

Georges ! Berthe ! ils sont morts tous deux.
Pauvre mère ! MATHIAS FILION.

NOTES & FAITS

Grands hommes.—Bossuet, né en 1617, mourut en 1704 ; le plus grand orateur chrétien, premier avocat de l'infailibilité du pape.—Voltaire, né en 1694, mourut en 1778 ; le plus grand critique moderne.—Diderot, né en 1713, mourut en 1784 ; éditeur de l'*Encyclopédie* Diderot et bibliothécaire de Catherine de Russie.—Richelieu, né en 1585, mourut en 1642 ; fut ministre de Louis XIII et gouverna la France pendant treize ans.

La Bible.—Une bible anglaise contient 3,566,480 lettres, 773,746 mots, 31,173 versets, 1,189 chapitres et pèse 66 livres. Le mot *et* (*and*), est répété 46,277 fois ; le mot Seigneur (*Lord*) 1,855 fois, et le mot *reverend* n'y est qu'une seule fois, et c'est dans le neuvième verset du cent onzième psaume. Le huitième verset du cent dix-huitième psaume se trouve exactement au milieu de la Bible ; le plus long est le neuvième verset d'Esther, le plus court est le trente-cinquième verset du onzième chapitre de saint Jean, et il n'y a pas de mots dans la Bible qui n'a plus de six syllabes.

Tours et monuments.—La pyramide de Cheops, en Egypte, à 486 pieds de haut ; la cathédrale d'Anvers, Belgique, 476 pieds ; la cathédrale de Strasbourg, Allemagne, 474 ; la pyramide de Céphrenes, 456 ; la cathédrale de Saint-Pierre, Rome, 448 pieds ; la cathédrale de Florence, Italie, 386 ; la cathédrale de Séville, Espagne, 360 ; la cathédrale de Milan, 355 ; l'église St Marc, à Venise, 328 ; la tour de porcelaine, à Nankin, Chine, 260 ; l'église de Notre-Dame de Paris, 224 ; la Tour penchée, à Pise, Italie, 179, et la Tour Eiffel, à Paris, 984 pieds.

Faits historiques.—L'Angleterre a eu trente-cinq souverains depuis la bataille de Hasting, et la moyenne du règne de chacun a été de vingt-trois ans.—La bataille de Hasting eut lieu en 1066, dans laquelle Harold, commandant de l'armée anglaise, fut défait par Guillaume le Conquérant, de Normandie.—Le bateau à vapeur qui a traversé le premier l'Atlantique est le *Savannah*, en 1819 ; il fit la traversée en vingt-six jours.—Révolution française, 1789.—Règne de la Terreur, 1793.—La Compagnie de Jésus fut fondée par Ignatius Loyola, en 1540.—Napoléon Ier fut couronné empereur des Français le 18 mai 1804, et mourut à Sainte-Hélène, en 1821, à l'âge de cinquante-deux ans.

Inventions.—Les pompes à air furent inventées par Otto Guereche, à Magdebourg, en 1650.—Les premières banques furent fondées à Venise, en 1171, à Barcelone, 1401 ; à Gènes, 1407 ; à Amsterdam, 1609 ; à Londres, 1594 ; à Paris, 1716, et à Philadelphie en 1780.—Les bayonnettes furent inventées à Bayonne, en 1670.—La dynamite fut découverte par Ascagne Sobrero, en 1846.—Les presses hydrauliques furent inventées par Joseph Bramah, en 1796.—Les plumes d'acier furent inventées en 1803.—Les premières plumes d'or furent faites en 1825.—Les premières photographies furent faites en Angleterre, en 1802.—Le premier journal fut imprimé en 1494.—Le phonographe fut inventé par Edison, en 1877.—La première ascension en ballon eut lieu à Lyon, France, en 1783.—Le téléphone fut inventé par A. Graham, Bell et Clarence, J. Blake, à Boston, E.-U., en 1874.

NOTES HISTORIQUES

Le *QUEEN'S HALL*, en novembre 1889, est vendu à un syndicat, dont le chef est M. Alexander Walker, de Montréal. Prix du pied du terrain : \$8 ; coût total : \$250,000.

En novembre 1889, on démolit l'ancien bureau de la Fabrique, ayant servi autrefois de chapelle, rue Saint Sulpice. Le bureau, quelque temps avant, avait été transporté sur la rue Notre-Dame, entre l'église et le séminaire.

M. TH. WORKMAN est mort le 9 octobre 1889. Il était né à Lisburn (Irlande), le 17 juin 1813. Il vint au Canada à l'âge de quatorze ans. Sept ans après, il entra chez M. Frothingham, dont il devint associé plus tard (1843). Il a représenté Montréal-Ouest de 1867 à 1872.

En 1875, il fut question de jeter un pont sur le *ST-LAURENT*, devant relier Montréal à l'île Sainte-Hélène et de là à la rive sud. Les plans étaient faits par M. Legge, ingénieur civil. Hauteur au-dessus de l'eau, 60 pieds. Parmi les promoteurs du projet on remarquait : sir Hugh Allan, John Young, A. Barnard (maire), Ls Beaubien, P. S. Murphy, J.-Bte. Beaudry, E. Lef. de Bellefeuille. L'hostilité du Grand-Tronc fit tomber l'idée.

CHOSSES ET AUTRES

—Beaucoup du prétendu ivoire en usage de nos jours est tout simplement de la patate. On lave une bonne patate saine dans de l'acide sulphurique dilué, on la fait ensuite bouillir dans la même solution, on la laisse lentement sécher, alors elle est prête à être convertie en boutons et autres objets faits avec de l'ivoire.

—Un enterrement magnifique a eu lieu à Pékin (Chine) le 20 août dernier. C'était les funérailles de Chingshou, grand chambellan du royaume. Le cercueil était porté par quatre-vingts hommes. En avant marchaient quarante-huit hommes avec des bannières, huit chameaux et vingt-quatre ponies blancs. Quatre-vingts planches rouges, avec les titres du défunt, étaient portées par 160 hommes, et tout cela ne formait qu'une partie insignifiante de la procession funéraire, qui était d'une longueur immense.

—Le Labyrinthe, en Egypte, renferme 300 chambres et 250 corridors. La circonférence d'Athènes était de 25 milles. Elle renfermait 250,000 citoyens et 400,000 esclaves. Les murs de Rome s'étendaient sur une distance de treize milles. On mit cent ans à bâtir le Temple de Diane. La plus grande des pyramides a 461 pieds de hauteur. Les côtés ont 653 pieds de largeur. La base couvre 11 acres de terre et 33,000 ouvriers, dit la chronique, furent mis à l'œuvre pour son achèvement.

—On annonce qu'un général américain, Daniel Butterfield, en voyage à Paris, aurait découvert dans la bibliothèque nationale de la France un vieux manuscrit écrit en langue latine qui contiendrait le récit de la découverte de l'Amérique par des prêtres catholiques au sixième siècle, c'est-à-dire 800 ans avant le premier voyage de Christophe Colomb ! Cette découverte, si elle est fondée, va compromettre considérablement la célébration du 400^e anniversaire de Christophe Colomb, que les principaux pays se préparent à fêter avec tant d'éclat.

—Une merveilleuse révolution dans la fabrication des quarts à farine ! On a inventé un procédé par lequel on fait les quarts ou barils en grosse toile (*duck*) au lieu de bois. Le nouveau matériel est imperméable à l'eau et résiste à l'action du feu pendant longtemps. Il pèse au baril environ 15 livres de moins que le bois, et le prix de manufacture est dix pour cent meilleur marché. Les quarts en toile peuvent être roulés de manière à n'occuper que peu de place et retournés aux moulins à farine pour usage continu. Les commerçants de farine en ont fait l'essai et s'en disent satisfaits.

J. Alcide Charney.

VARIÉTÉS

Beau-père en perspective :—Vous voulez épouser ma fille. Comment espérez-vous vivre sans situation, sans salaire ?
Le jeune et élégant Fouquier.—Ce n'est pas la question. Comment vais-je vivre si je ne me marie pas ?

—Je vais être obligé de laisser cette paroisse, disait un ministre protestant à ses paroissiens. Vous ne m'allouez que \$300 et le casuel est presque nul. Vous avez beau faire, vous ne me fournissez que deux entretènements par mois.

Freddy.—Papa, où mets-tu tes ailes, donc, dans le jour ?
Le père.—Qui t'a conté ces histoires-là ? Qu'est-ce que tu veux dire ?
Freddy.—C'est maman qui dit que tu es un oiseau de nuit.

Mystère du cœur féminin.
Une jeune veuve se lamente sur le mausolée de son infidèle époux, récemment décédé.
—Il me reste du moins une consolation, fait-elle ; je sais maintenant où il passe ses nuits.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois, publié dans son numéro du 1er Novembre 1889 :
Mme Drut-Fontès : Printemps.—E. Martel : La Grotologie, Gouffres et abîmes.—L. Jacob : Le Dieu Peptinus.—M. Mandron : Les Cynocéphales.—Pouckine : Les Farfadets.—H. Gautier : Causerie sur l'Exposition.—Georges Grand : Jeanne de Flandres.—P. du Château : Par train de plaisir.—Eug. Muller : Correspondance et concours.

Illustrations par Amberger, A. Parys, A. Sprecht, E. Gohi.
Prix d'abonnement : Paris, un an, 14 f. ; Département, 16 francs, à la Librairie CH. DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, Paris.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 512.—ARITHMETIQUE AMUSANTE
Trouver un nombre tel que si on le multiplie par 9 et successivement par les multiples de 9 jusqu'à 9x9 le produit soit composé de 9 chiffres pareils et tels, qu'additionnés, ces neuf chiffres donnent chaque fois un total égal au multiplicande.

No 513.—ENIGME
De la chair des mortels nos cinq bouches sont pleines,
Et nous en jouissons en hiver à souhait ;
Si nous perdons un frère, alors chacun nous pleure,
Nous jetant en un coin au rang des choses veines.
Dociles, nous faisons, par ordre des humains,
Presque tout ce qu'ils font avec leurs propres mains.

No 514.—CHARADE
Mon premier démontre la fatigue, exige le sommeil ;
Le mérié de mon second est de charmer l'oreille ;
Pour diviser la journée en parties égales, il faut mon troisième ;
Mais mon tout ne forme pas le nom de celui que j'aime.

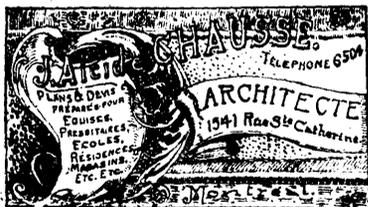
SOLUTIONS

No 511.—Le mot est : Violet.

ONT DEVINE :

B. J. G. Lajoie, Lawrence, Mass ; Albert Rouleau, St-Paschal de Kamouraski ; Mlle Rhea Bidard, Ottawa ; Joseph B. Hochelaga ; Mlle Anna Blon leu, Québec ; Alphonse Guérette, Lévis ; J. A. Lobouf, Montréal.

AVIS AU MERE.—LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.



HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

35333



Un puissant fortifiant,
IL FOURNIT
La nourriture pour la chair, les muscles et les os

FUMEZ LE CIGARE DE L'UNION

5 CTS **NECTAR** 5 CTS

FAIT A LA MAIN, PUR HAVANE

E. N. CUSSON,

FABRICANT, MONTREAL.

Banque Ville-Marie

AVIS est par le présent donne qu'un dixième de trois et demi (3½) pour cent pour le semestre courant, a été déclaré sur le capital payé de cette banque, lequel sera payable à son bureau, à Montréal, le et après LUNDI, le DEUX DECEMBRE prochain.
Les livres de transport seront fermés du 21 au 30 Novembre, ces deux jours inclusivement.
Par ordre, U. GARAND, Caissier.
Montréal, 23 octobre 1889.

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi (3½) pour cent sur le capital payé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au Bureau de la Banque, à Montréal, le et après le DEUX DECEMBRE prochain.
Les livres de transferts seront fermés du 18 au 30 Novembre aussi prochain, les deux jours inclus.
A. DE MARTIGNY, Directeur-Gérant.
Montréal, 21 octobre 1889.

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.
Failles en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

51, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1132

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese
MONTREAL

Ses lunches à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

- Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
- Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs
- Moutarde Française Glycerine, Colles fortes.
- Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.
- Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs)

MONTREAL



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.
CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et darts aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1431, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remèdes au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 ct. la bouteille.

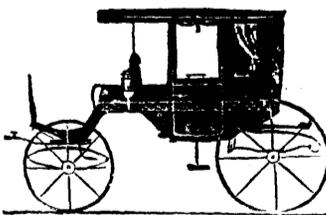
HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,

144, rue St-Laurent.

ODILON LAFOND

CARROSSIER



182, rue St-Constant

A VENDRE : Buggies de famille, Express, etc., etc. Buggies d'occasion toujours en magasin.

SIROP

ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2481, NOTRE-DAME, MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, darts, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

- Savon No 1.—Pour démangeons de toute sortes.
 - Savon No 5.—Pour toutes sortes de darts.
 - Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
 - Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
 - Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
 - Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
- Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.



OR PLAQUÉ SOLIDE.

Afin d'introduire nos montres et autre bijouteries pour 60 jours nous enverrons ce beau jouet d'or fin plaqué à aucune adresse sur reçu de 32 cent en timbre de Post ; et aussi enverrons sans autres charges notre grand catalogue de montres et bijouteries &c. avec des termes très avantageux aux Agents. Ce jouet est d'une qualité très fine et garantie de durer des années et soutenir l'essai de l'acide, est offert pour 32 cent pour 60 jours seulement. Envoyez votre ordre immédiatement et vous recevrez un jouet volant \$2.00 pour 32 cent.
CANADIAN WATCH AND JEWELRY CO.
69 & 71 Adelaide St., East Toronto, Ont.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 30 NOVEMBRE 1889

LES

MYSTERES DE PANAMA

(Suite)

Depuis le matin, le banquier relisait et commentait, pour la dixième fois peut-être, une lettre trouvée dans le courrier du jour et émanant du syndicat de New-York ; cette lettre contenait de très secs reproches ; on accusait M. Schmidt et Jackson de n'être pas à la hauteur de leur mission et on leur faisait prévoir qu'on pourrait bien leur donner des successeurs si leur activité ne trouvait pas moyen de rattraper le temps perdu.

Et ce qui mettait le comble à la mauvaise humeur de l'Américain, c'est qu'il était contraint de reconnaître, en son âme et conscience, que ces reproches étaient justes et mérités : depuis un mois, en effet, son associé et lui s'étaient beaucoup relâchés dans leurs agissements plus ou moins malpropres, et la faute à qui ? La faute à cet imbécile de Giovanni Corda qui avait jugé à propos de se faire trouser la peau, à la suite d'une dispute bête, et de rester pendant cinq semaines sur le flanc.

Pendant ces cinq semaines, on avait perdu tous les bénéfices des efforts précédents ; les chantiers, au lieu de se désorganiser, en l'absence du maître, plus rapidement, comme il eut été logique de le supposer, les chantiers, au contraire, avaient fonctionné admirablement.

Aussi, où l'associé de Giovanni avait-il été chercher ce Joachim, ce surveillant qui, pendant la maladie de l'entrepreneur, avait obtenu de si surprenants résultats, au point de vue de la discipline et du rendement du travail ?

Riche trouvaille, en vérité, qu'il avait faite là,

cet honnête homme ! et comme les ingénieurs de la compagnie étaient surpris de l'activité avec laquelle avaient été poussées les opérations !

C'était à se casser la tête contre les murs !

Et en même temps que cette désespérante réflexion traversait la cervelle de l'Américain, il lampait froidement, méthodiquement, un onzième verre de whisky et il allumait son troisième cigare.

Puis, sa pensée se reportant à l'aventure qui avait mis au lit Giovanni Corda, le banquier se mit à réfléchir sur Pierre Miquet, cet ingénieur avec lequel il avait, à dessein, entamé des relations pleines de cordialité ; si quelqu'un l'avait interrogé sur ce qu'il attendait de ces relations, le banquier eut été certainement embarrassé de répondre nettement.

Miquet, ingénieur estimé de la Compagnie, ne pouvait certainement servir en rien les projets ténébreux du syndicat américo-allemand ; et cependant, en se consultant sérieusement, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire, toutes les fois que devant lui se dressait un point d'interrogation, le banquier se déclarait à lui-même qu'il avait



Les chantiers étaient en pleine activité. — Voir page

"flairé" autour de Pierre Miquet une atmosphère bizarre, ne ressemblant en rien à celle dont un honnête homme marche entouré.

Ah ! s'il n'en avait pas été ainsi, avec quel plaisir il aurait passé sur lui la rage que lui causait l'arrêt forcé imposé aux opérations de la banque par la maladie de Giovanni Corda.

Dans la lettre du syndicat il était encore question d'autre chose, et cette autre chose irritait M. Jackson peut-être plus encore que tout le reste ; il était dit en effet que la direction de l'affaire, réservée jusqu'à présent à M. Jackson, passerait prochainement aux mains de M. Schmidt ; et son orgueil d'Américain était on ne peut plus froissé à l'idée de tomber sous les ordres de ce juif allemand qu'au fond il détestait sincèrement.

Et ce froissement était tel que, saisissant le carafon de whisky, il le porta à ses lèvres et avala une ongue gorgée de son contenu.

Il posait à peine le carafon sur le plateau, qu'on vint lui annoncer la visite de M. Pierre Miquet.

Si maître de lui qu'il fût, le banquier avala de travers les dernières gouttes de liqueur avec lesquelles il se gargarisait, et le garçon de bureau dut attendre pour avoir une réponse qu'il eût fini de tousser.

— Faites entrer ! commanda enfin M. Jackson de sa voix la plus sèche.

Au fond, cette visite l'étonnait fort, bien qu'un pressentiment secret lui dit qu'il touchait peut-être au moment de savoir s'il avait "flairé" juste.

Miquet se présenta avec beaucoup de désinvolture.

Le banquier, contrairement à ses habitudes d'urbanité, se leva pour offrir un siège au visiteur, sans doute à cause de sa qualité d'ingénieur de la compagnie ; puis il attendit que Miquet s'expliquât sur le motif de sa démarche.

Celui-ci n'avait pas l'intention d'y aller par quatre chemins ; il connaissait les façons améri-

caines et savait que les chances de conclusion d'une affaire sont en raison directe de la rapidité et de la concision avec laquelle on expose la dite affaire.

Mais comme la méfiance était une de ses qualités, avant de s'asseoir, il examina la disposition du cabinet de M. Jackson, ouvrit une porte qui donnait sur un petit couloir au bout duquel se trouvait une seconde porte précédant un escalier de service ; il ferma cette seconde porte à clef et revint dans le cabinet ; il se permit ensuite d'ouvrir un placard afin de s'assurer que ce n'était pas une autre sortie. Enfin il entrebâilla la porte d'entrée qui était précédée d'une antichambre où se trouvait le garçon de bureau ; il lui conseilla d'un ton bref de descendre au bas du grand escalier et d'attendre là qu'on le sonnât.

Ces précautions prises, il revint s'asseoir en face de M. Jackson qui le regardait faire froidement, dissimulant sous son impassibilité habituelle le contentement intérieur qu'il éprouvait.

—J'ai flairé juste, pensait-il, cet homme a quel- que marché honteux à me proposer.

—Vous avez compris, dit alors Miquet, que per- sonne ne doit entendre notre conversation.

—Oui, répondit M. Jackson, en lâchant une bouffée de fumée, je vous écoute.

L'ingénieur regarda fixement le banquier et pro- nonça nettement :

—Vous faites une guerre sourde à l'entreprise du canal.

L'Américain ne sourcilla pas ; il fixa sur son vi- siteur un œil froid tout à fait propre à le décon- certer.

Mais l'autre, qui connaissait le dessous des cartes, ne se laissa pas démonter pour si peu.

Les négociations entamées avec lui par Giovanni Corda, deux mois auparavant, l'avaient amplement renseigné sur les agissements du banquier ; aussi n'était-ce pas un aveu qu'il demandait ; il mettait, comme on dit vulgairement, les pieds dans le plat.

—Votre campagne contre la Compagnie de Pa- nama, poursuivit-il, est languissante. Vos moyens d'actions sont par trop insuffisants.

La physionomie de M. Jackson ne changea point, malgré l'à propos singulier de ce langage qui se trouvait coïncider si exactement avec la lettre re- çue le matin même de New-York.

Sans se déranger, le plateau à liqueur se trou- vant à portée de sa main, il prit un second verre, le remplit de whisky et l'offrit silencieusement à Miquet.

Celui-ci ne se fit pas prier, remercia d'une légère inclination de tête, puis goûta, les paupières mi- closes et les lèvres un peu pincées, dans l'attitude d'un homme qui se recueille pour savourer un li- quide agréable au palais ; ensuite il fit claquer sa langue en signe de compliment sur l'excellence du produit, lampa le reste avec une facilité qui prou- vait son habitude des liqueurs fortes et reprit la parole, l'oreille toujours tendue du côté de l'autre chambre.

—Je disais donc, fit-il tout en se dandinant sur sa chaise, que vos moyens d'actions ne vous ont donné jusqu'à ce jour que de très faibles résultats.

Il s'arrêta, considérant M. Jackson pour juger de l'effet produit sur lui par les paroles qu'il venait de prononcer d'un ton plein d'assurance.

Mais le banquier était impassible, tout comme s'il n'eût rien entendu ou comme si ce que venait de lui conter Miquet ne l'eût intéressé en aucun point.

Il avait précisément fini son cigare, ou tout au moins comme il n'en fumait jamais que la moitié, il jeta l'autre moitié dans un crachoir, en choisit un autre avec le plus grand soin et l'alluma à une petite lampe à alcool qui brûlait sur son bureau pour cet usage.

Après avoir aspiré quelques bouffées qu'il rejeta en volutes très élégantes par les narines, il reporta ses regards sur son interlocuteur et attendit.

Pierre Miquet faisait tous ses efforts pour se contenir ; mais, au fond, ce calme et cette pré- tendue indifférence l'exaspéraient.

—Que diriez-vous, ajouta-t-il, si je vous appor- tais un moyen d'avancer considérablement vos af- faires ? un moyen puissant et d'autant plus ha- bile qu'on n'y pourrait pas soupçonner l'interven- tion de certains financiers.

—By god ! pensa M. Jackson en enlevant d'une chiquenaude un peu de cendre tombée sur le revers de sa redingote, by god ! il y vient : j'avais flairé juste.

Néanmoins, il ne desserra pas les dents.

—Vous ne répondez pas, fit Miquet un peu ner- veux... je comprends ; vous attendez que j'aie tout dit.

L'Américain toussa légèrement, se pencha de côté pour envoyer un jet de salive dans le crachoir ; puis il s'accouda sur son bureau, dans l'attitude d'un homme qui écoute.

L'ingénieur, alors, s'inclina vers lui et, d'une voix basse, pleine de mystère :

—Ce que j'ai à vous offrir, commença-t-il, c'est...

Il s'arrêta à dessein, dans l'espoir de surprendre un symptôme de curiosité sur le visage du ban- quier.

Mais M. Jackson fumait tranquillement et ses yeux, d'un gris métallique, glacial, n'exprimaient pas la moindre impatience.

—Quel dur à cuire ! pensa Miquet, un Yankee pur sang !

Oh ! oui, un Yankee, un pur Yankee, ce correct M. Jackson ! On lui eut annoncé la mort de tous les siens que le messager eût été incapable de de- viner si cette nouvelle le réjouissait ou le désolait.

Enfin, l'ingénieur s'accouda carrément sur le bu- reau et regardant le banquier dans le blanc des yeux :

—Que diriez-vous, demanda-t-il, d'une révolu- tion dans l'Etat de Panama ?

M. Jackson eut un léger clignement de pau- pières ; ce fut le seul indice que son attention de- venait plus grande.

—Une révolution, vous comprenez, poursuivit Miquet, cela peut avancer prodigieusement nos affaires... en retardant celles des autres.

Il avait soulevé d'un petit ricanement railleur ces derniers mots.

Mais voyant que sa plaisanterie n'avait pas eu le don de dérider le visage de bois de l'Américain, il ajouta :

—Et puis, quel avantage si cette révolution était conduite par un honnête homme, aussi es- timé qu'influent.

La perspective de cette révolution accomplie par un honnête homme était tellement inattendue, que M. Jackson perdit une portion de son sang-froid.

Un rapide éclair jaillit de ses yeux et un trem- blement imperceptible agita sa main, en versant une nouvelle rasade de whisky à l'ingénieur.

—Bon, pensa celui-ci, auquel ces petits détails n'avaient pas échappé, mon Yankee se dégele.

Et, après avoir bu :

—Je tiens cet homme à peu près entre mes mains, ajouta-t-il après avoir bu... il est dans une situation difficile et il n'y a pour ainsi dire qu'à le pousser.

M. Jackson se décida à desserrer les dents et, du même ton que s'il se fût agi d'acheter cent balles de coton, il demanda :

—Quelle somme faudrait-il ?

—Ce sera sans doute un peu cher, répondit Mi- quet avec un sourire moqueur ; mais je sais que vous êtes autorisé à dépenser sans compter.

M. Jackson lança vers le plafond une mince colonne de fumée.

—Dites toujours un chiffre.

Miquet allongea les lèvres dans une moue hési- tante.

—C'est assez difficile à estimer, murmura-t-il... mais pour les financiers qui commanditent, cent mille piastres sont une bagatelle... j'en réclame, comme entrée de jeu, vingt cinq mille.

—Quelle serait votre part ? demanda le ban- quier.

L'ingénieur secoua la tête.

—Ma part ! dit-il, je n'en demande pas... J'ai ma combinaison particulière.

—Votre combinaison ne me regarde pas, répon- dit sèchement le banquier. Les affaires ; que vou- lez-vous ?

—Puisque vous y tenez... mettons cinq mille piastres.

—Soit... et la mienne ?

Miquet haussa les épaules.

—Parbleu ! riposta-t-il, vous n'avez qu'à compter trente mille au syndicat et vous empocherez la différence ; maintenant, voici la combinaison : vous savez qu'il y a chez les Panaméens un parti assez nombreux réclamant que l'Etat de Panama devienne indépendant des autres Etats de Co- lombie ?

M. Jackson fit la grimace.

—Parti très faible, prononça-t-il.

—Parce qu'il manque d'argent et d'un homme influent pour se mettre à sa tête.

—Peut-être avez-vous raison... et vous répon- driez de l'homme qui dirigera le mouvement ?

—D'autant plus qu'il sera convaincu qu'il tra- vaille pour la bonne cause... une fois lancé, il ne s'arrêtera plus, à moins que vous ne commet- tiez la sottise de ne pas continuer à lui fournir l'argent nécessaire... ce qui serait contraire à vos intérêts.

—Et comment allez-vous lancer cet homme, qui est honnête, m'avez-vous dit ? demanda M. Jack- son.

L'associé de M. Schmidt était audacieux, carré

en affaires, mais il était totalement dépourvu d'imagination. L'homme n'est pas parfait.

Pierre Miquet prit un air grave :

—Cela, répondit-il, c'est le résultat de mes mé- ditations, et je crois que vous sauterez sur ma combinaison comme un affamé sur une table bien servie... mais les affaires sont les affaires, n'est- il pas vrai ?... J'ai là, dans ma poche, un papier dont vous pourrez prendre connaissance, aussitôt après m'avoir signé le chèque de vingt-cinq mille piastres.

—C'est une bien grosse somme, fit M. Jackson en jetant sur Miquet un regard singulier.

Depuis qu'il était dans le cabinet du banquier, l'ingénieur se tenait sur ses gardes, redoutant une trahison.

Le coup d'œil que lui lançait M. Jackson lui fit penser que son interlocuteur pourrait bien avoir l'intention de s'emparer, sans bourse délier, du papier en question.

Négligemment, M. Jackson étendait la main vers un bouton électrique.

Pierre Miquet eut un pressentiment.

Il sortit son revolver de sa poche et, l'armant :

—Ne sonnez pas, fit-il, où je tire sur vous.

La main de M. Jackson s'arrêta et son regard se posa froid, impassible, sur l'ingénieur.

—Vous avez tort, dit carrément celui-ci, si vous songez à me faire arracher de force le papier dont je vous ai parlé ; comme bien vous pensez, je me défendrai et c'est vous que je tuerai le premier.

Les lèvres du banquier s'entr'ouvrirent pour laisser échapper un petit rire sec et, repoussant une liasse de dossiers placés à sa droite, sur le bureau, il désigna du doigt un revolver tout armé.

—Nous serions deux à ce jeu, répliqua-t-il... et je manque rarement mon homme.

Miquet hocha la tête.

—Ma mort entraînerait la vôtre, fit-il.

—Bah ! exclama M. Jackson.

—C'est absolument certain, affirma l'ingénieur.

—Je serais curieux, maintenant que nous som- mes d'accord... si toutefois il n'y a pas d'indis- crétion...

Pierre Miquet répondit négligemment :

—Mon Dieu ! j'ai pensé que la maison était dangereuse et j'ai pris mes précautions ; avant de m'aventurer ici, j'ai laissé à l'un de mes collègues de la Compagnie de Panama une lettre à ouvrir s'il m'arrive un accident ; dans cette lettre, il y a ces mots : " Si je ne suis pas revenu à dix heures, venir me réclamer à la banque Schmidt, Jackson and Co ; si l'on ne m'y trouve pas, c'est que j'aura été assassiné par M. Jackson... en ce cas, s'ai dresser à M. Giovanni Corda pour avoir explica- tion."

Un battement rapide des paupières indiqua seulement la vive contrariété du banquier.

—Et M. Jackson accusé d'avoir assassiné un ingénieur de la Compagnie ! risquerait fort d'être pendu, ajouta Miquet.

Puis, avec un sourire engageant :

—Croyez-moi, ajouta-t-il, mieux vaut vous rési- gner à traiter avec moi.

L'Américain ne répondit que ces mots.

—Je vais faire le chèque.

Et, tout en écrivant :

—Vous dites... vingt cinq mille, n'est-ce pas ?

—Oui, vingt-cinq mille piastres.

M. Jackson signa, mit le timbre humide, jeta de la poudre pour sécher l'encre fraîche, relut lente- ment et posa le chèque à côté de lui.

Ensuite, il prit une feuille de papier blanc et la poussa du côté de Pierre Miquet et lui tendant une plume.

—Que dois-je faire de cela ? demanda l'ingénieur.

—Un petit bout de reçu

L'autre eut un haut-le-corps.

—Quoi !... exclama-t-il, vous voulez ?... —Il est indispensable que j'aie une pièce de

caisse... vous devez comprendre cela.

—Comment voulez-vous que je vous libelle cela ?... c'est fort difficile.

—Non pas... Je vais vous écrire cela, vous n'aurez plus qu'à mettre : " Approuvé l'écriture "

et à signer.

En effet, rapidement il traça quelques lignes, les relut et passa, pour la seconde fois, le papier à l'ingénieur.

Celui-ci le prit et le conserva longtemps, pesant chaque mot, sondant chaque phrase, craignant un piège : enfin le libelle lui paraissant loyal, il signa rapidement.

Mais, presque aussitôt, il prit la plume et fit une rature ; après quoi, il lui donna définitivement le reçu de la main droite, tandis que de la main gauche il recevait le chèque de vingt-cinq mille piastres.

Il l'examina soigneusement pour s'assurer qu'il était bien en règle et le mit dans sa poche.

—Voici la pièce en question, dit-il en sortant de son portefeuille un papier qu'il tendit à M. Jackson.

Impassible et rigide, celui-ci se mit à lire.

C'était un article de journal, très habilement rédigé.

Prenant comme point de départ l'assassinat commis en chemin de fer, sur un Colombien, par un employé de la *Panama Railroad Co*, l'auteur de l'article critiquait amèrement l'attitude hésitante, servile, du gouvernement de Panama en cette affaire ; il exposait que ce n'était pas devant la grève générale des employés de la Compagnie, ni devant la suspension des affaires, conséquence de cette grève, qu'il avait reculé, mais bien devant la crainte de déplaire aux Etats-Unis, patrie de l'assassin.

« Certes, disait l'article, le Gouvernement doit rendre des actions de grâce à ce misérable qui, par la complicité de ses gardiens, a pu s'échapper de prison, évitant ainsi au Gouvernement la honte de laisser impuni le meurtre d'un de ses nationaux. »

Puis, par une habile transition, il parlait du parti séparatiste seul capable de défendre avec honneur et dignité les intérêts de l'Etat de Panama ; il se terminait par un éloge du général Mendès y Tendura tout à fait compromettant pour le père de Merced.

Le banquier, en lisant cette conclusion, ne put retenir un petit oh ! d'étonnement.

—Ah ! fit-il, c'est sur le général que vous comptez.

Pierre Miquet inclina la tête affirmativement, un peu étonné du ton avec lequel cette question lui avait été posée.

—Cela semble vous surprendre, fit-il.

—Non, cela me fait plaisir au contraire.

—Bah !... et pourquoi ?

Le banquier fouilla dans un carton et en tira un papier qu'il tendit à l'ingénieur.

C'était la délégation signée la veille, *Phenix-Salón*, par M. Mendès.

Pierre Miquet eut une moue méprisante.

—Petit moyen, murmura-t-il, et même moyen dangereux... si jamais le général venait à supposer qu'on pût le faire marcher pour de l'argent, il se brûlerait la cervelle.

M. Jackson replia la délégation et la serra méthodiquement.

—Croyez-moi, ajouta l'ingénieur, mon moyen est le bon, le seul que l'on puisse employer.

L'Américain avait griffonné au crayon un mot qu'il glissa sous une enveloppe ; puis il sonna.

—Ceci, immédiatement à l'*Eclaireur*, fit-il au garçon de bureau ; vous le remettrez en main propre à M. Pitt, le rédacteur en chef.

Ensuite, à Miquet, quand la porte se fut refermée :

—Je demande à Pitt, ajouta-t-il de faire passer cela dans l'édition de onze heures.

Miquet arrondit les prunelles.

—Mais, pensez-vous, commença-t-il...

—Je paie mille dollars, répondit laconiquement M. Jackson.

Cette réponse était péremptoire, et Pierre Miquet s'inclina.

—Alors, vous êtes satisfait ? demanda-t-il.

Comme le banquier ouvrait la bouche, un employé vint l'avertir que le signor Giovanni Corda demandait à lui parler.

—Faites attendre dans le petit salon du rez-de-chaussée, dit M. Jackson, qui ne se souciait pas de mettre l'entrepreneur en présence de Miquet.

Le banquier ne soupçonnait pas que l'ingénieur pût connaître ses relations avec cet Italien et, malgré le marché qu'il venait de conclure avec lui, il jugeait inutile de le mettre dans le secret.

Cependant l'ingénieur, quand l'employé fut sorti, demanda :

—Ce n'est pas moi, au moins, qui vous empêche de recevoir ce monsieur.

Il avait mis une telle candeur dans cette question, que M. Jackson s'y laissa prendre.

—Mais, dit-il, ce Giovanni Corda est celui avec lequel vous avez eu, il y a six semaines, cette désagréable affaire au *Phenix-Salón*, et je pensais que vous ne pourriez éprouver aucun plaisir...

Pierre Miquet l'interrompit, et, le visage tout souriant...

—Si vous me connaissiez mieux, mon cher monsieur Jackson, dit-il vous sauriez que je ne suis, de ma nature aucunement rancunieux ; en outre, je ne vous cacherais pas que cela me ferait grand plaisir d'assister à votre entretien.

Cette désinvolture surprit le banquier, au point qu'il retira son cigare de ses lèvres pour considérer plus attentivement son interlocuteur.

—Ecoutez-donc, poursuivit celui-ci, toujours souriant ; au point où nous en sommes, pourquoi ne jouerions-nous pas cartes sur table... je sais que Giovanni vous sert et que vous le subventionnez ; je vous fais même des excuses pour l'avoir mis, pendant six semaines, hors d'état de vous continuer ses bons offices.

Ces paroles démontèrent un peu le froid M. Jackson, et il se sentit près d'un commencement de respect pour un homme qui mettait les pieds dans le plat avec une aisance aussi pleine de crânerie.

Seulement, il comprenait maintenant qu'il lui faudrait marcher sous les ordres de Pierre Miquet, au lieu de le diriger, ou tout au moins compter avec lui, et cela le taquinait un peu.

Il est vrai que, du moment qu'il y trouverait son bénéfice, il pouvait bien mettre de côté son amour-propre qui, au fond, n'était pas exagéré.

Cependant, il hésitait.

—Eh ! quoi ? fit l'ingénieur, vous méfiez-vous donc de moi ?

Sans répondre, le banquier appuya sur la sonnerie électrique et un garçon de bureau parut.

—Priez M. Corda de vouloir bien monter, ordonna-t-il.

Pierre Miquet inclina la tête en signe de remerciement et les deux hommes, silencieux, attendirent.

XVI.—DANS LEQUEL GIOVANNI CORDA SE MONTRE FORT HABILE COMME EXPERT EN ÉCRITURES

En apercevant assis en face du banquier qu'il croyait trouver seul, son adversaire qui le regardait en souriant, Giovanni Corda, pâli déjà par la maladie, devint blême et machinalement sa main chercha le couteau que porte toujours avec lui tout bon napolitain.

Pierre Miquet remarqua le geste et haussa les épaules.

—Eh ! fit-il d'un ton à la fois aimable et insolent, voilà ce bon monsieur Corda tout ému ! ma parole ! voudriez-vous donner à M. Jackson une seconde édition de notre égorgement ?... ce serait d'un goût pitoyable d'abord, et ensuite ce serait faire preuve d'un bien mauvais caractère... Croyez-vous que je vous en voudrais si vous m'aviez cloué dans mon lit pour un mois ?... pas le moins du monde... notre duel a été loyal...

—Vous avez voulu vous débarrasser de moi, grommela l'Italien.

Le visage de l'ingénieur exprima l'étonnement le plus profond.

—Moi ! exclama-t-il, et quelle raison aurais-je eue de vouloir me débarrasser de vous que je voyais pour la première fois ?

—Allons bon, cela recommence, murmura l'entrepreneur.

Pierre Miquet feignit de n'avoir pas entendu et poursuivit :

—D'ailleurs, vous pouvez interroger l'honorable M. Jackson ; il vous dira si je ne viens pas de réparer en quelques minutes le préjudice que je vous ai causé.

L'Italien l'enveloppa d'un regard haineux.

—Vous vous moquez de moi, fit-il, mais vous me le paierez !

—M. Jackson vous dira que je ne me moque

point de vous et que, plus que jamais, nous avons besoin de nous entendre pour ce que vous savez.

Giovanni Corda jeta au banquier un coup d'œil inquiet.

—J'ignore ce que vous voulez dire, balbutia-t-il... je ne sais rien.

—C'est-à-dire, reprit Miquet, que vous vous imaginez que je ne suis pas au courant de vos... opérations avec la banque Schmidt, Jackson and Co... vous vous trompez, voilà tout.

—C'est de la calomnie ! s'écria Giovanni furieux, de la pure calomnie ! Ces messieurs m'escamotent mes bons sur la Compagnie du Canal interocéanique... voilà à quoi se bornent mes opérations...

Il avait dit cela rapidement, d'une voix tremblante, très inquiet au fond de voir cet inconnu au courant de ses affaires, se demandant s'il n'était point délégué par l'administration du canal pour prendre des renseignements sur son compte.

Maintenant, il ne s'occupait plus de savoir si cet homme était bien le Pierre Miquet dont il avait fait, quelques mois auparavant, connaissance à Colon, dans la salle de jeu du *Continental* ; il tremblait de tous ses membres de se sentir entre les mains de cet homme ; et voilà tout.

—Oui, c'est de la calomnie, répéta-t-il.

—Ah ! laissez-moi donc tranquille avec votre calomnie ! ricana l'ingénieur ; singulière façon qu'ont ces messieurs de faire de l'escompte en vous versant deux mille piastres contre un bon de mille piastres.

—C'est faux ! hurla l'entrepreneur.

—Pardon, dit froidement Miquet ; le chiffre, en effet, n'est peut-être pas exact ; il est possible qu'au lieu de deux mille piastres, vous en touchiez trois mille.

Et, se tournant du côté du banquier :

—M. Jackson, assurément, pourrait nous dire la vérité ; mais je ne tiens pas à la connaître ; il suffit de savoir que nous pouvons compter sur vous pour certains projets.

En entendant ces derniers mots, Giovanni Corda respira un peu ; sans comprendre tout à fait, il devinait cependant que Pierre Miquet n'était point là en émissaire de la Compagnie.

D'un autre côté, son étonnement était sans limite, en constatant l'attitude étrange de M. Jackson.

Néanmoins, sa rancune contre son adversaire du *Phenix* était profondément enracinée.

—Puisque monsieur Jackson ne peut me recevoir aujourd'hui, je reviendrai, dit-il.

Et il gagnait la porte lorsque Miquet lui dit d'un ton plein de désinvolture :

—Baste ! ne vous en allez donc pas. Je suis dans les meilleurs termes avec cet excellent M. Jackson, et ma recommandation auprès de lui vous sera très utile.

Giovanni poussa un juron du plus pur napolitain.

Miquet se tourna vers le banquier.

—Demandez à M. Jackson si je vous trompe, dit-il en riant.

L'entrepreneur jeta un coup d'œil interrogatif à l'Américain.

—Monsieur Miquet, fit Jackson de sa voix sèche, est un gentleman très distingué et pour lequel la maison a la plus profonde estime.

—Vous entendez, monsieur Corda ? dit l'ingénieur.

L'autre courba la tête, comme un dogue qui voudrait, mais qui n'ose pas mordre.

—Allons, asseyez-vous, reprit Miquet d'un ton bon enfant, et causons tous trois, comme de bons amis... du reste, nous nous valons, car nous faisons un assez joli trio de... coquins !

Giovanni bondit de son siège : son tempérament italien ne pouvait accepter une qualification qu'il méritait si bien.

On eût dit qu'il allait prendre l'ingénieur à la gorge.

Mais celui-ci ayant éclaté de rire, l'entrepreneur se rassit, bougonnant.

—M. Jackson, lui, n'avait pas bronché ; dès l'instant qu'on était d'accord pour l'affaire, peu lui importaient les qualificatifs.

—Regardez comme vous êtes ingrat, poursuivit Miquet ; je viens vous aider... je vous donnerai

de bons conseils et M. Jackson, à cause de moi, augmentera, j'en suis sûr, le prix qu'il paie vos petits services. . . . n'est-ce pas, monsieur Jackson ?

—Peut-être, fit laconiquement l'Américain.

Avec cette mobilité propre à la race méridionale, Giovanni s'attendrissait à vue d'œil.

—J'aurais bien besoin d'un millier de piastres, ce matin, balbutia-t-il.

Le banquier lui tendit la main.

—Vous avez un bon sur la Compagnie ? demanda-t-il.

—Hélas ! non, fit l'Italien. Figurez-vous, mon bon monsieur Jackson, que je ne puis en faire un avant cinq jours. . . . et je suis sans argent.

—Faites-moi un reçu, dit M. Jackson froidement.

Et il inscrivit la somme sur une feuille arrachée à son carnet de chèques.

—Pas de reçu pour cette fois, dit Miquet en s'adressant au banquier. . . . vous pouvez bien lui donner une gratification en l'honneur de notre réconciliation.

Giovanni ouvrait de grands yeux ; cette intervention cavalière de l'ingénieur le jetait en un étonnement profond.

Mais cet étonnement se transforma en une véritable stupéfaction lorsque, sans faire d'observation, le banquier lui tendit le chèque de mille piastres qu'il sollicitait.

—Et ce n'est pas un prêt, dit Miquet ; vous entendez, monsieur Corda, c'est un cadeau que vous fait la banque.

Il ajouta en riant :

—Je vous devais bien cela pour la balle que je vous ai envoyée dans la tête. . . . ce sera pour payer le chirurgien qui vous a raccommoqué le front.

Et, lui tendant la main :

—Sans rancune, monsieur Corda, fit-il avec un accent de franchise admirablement bien imitée.

La face de l'entrepreneur s'était illuminée.

—Vous êtes le plus galant homme que je connaisse ! s'écria-t-il en serrant avec effusion la main que lui tendait Miquet. . . . vous pouvez disposer de Giovanni comme il vous plaira. Désormais, entre vous et moi, c'est à la vie à la mort.

L'ingénieur le regarda un moment fixement, comme pour lire dans ses yeux ce qui se passait dans son âme et il répondit, complètement rassuré sur les sentiments de l'Italien à son égard :

—A la bonne heure, vous voici tout à fait raisonnable. . . . j'aime à vous voir ainsi.

Et, au banquier :

—Hein ! avais-je tort en insistant pour que vous receviez cet excellent M. Corda ?

Plus il allait, et plus le signor Corda était stupéfait.

C'est à peine s'il en pouvait croire ses yeux et ses oreilles ; ce qui l'étonnait le plus ce n'était pas tant le langage de l'ingénieur que l'attitude du banquier.

Il avait peine à reconnaître le rigide M. Jackson dans cet homme, auquel Miquet imposait ses volontés avec une incroyable désinvolture.

Soudain l'ingénieur tira sa montre.

—Eh ! fit-il, je m'attarde ici et j'oublie que j'ai rendez-vous. . . . tenez, précisément avec la personne en question. Or, il serait dangereux de la faire attendre. Un coup de tête est si vite fait.

Il se leva et, tendant la main au banquier, qui allongea ses deux doigts, raides comme des baguettes de tambour :

—Je vous laisse juge d'apprécier, fit-il, ce qu'il est bon de dire à M. Corda. . . . Quant à moi, j'estime qu'il peut nous être de quelque utilité.

Il adressa un sourire protecteur à l'Italien et sortit du cabinet.

La porte, une fois refermée, M. Jackson se versa et avala coup sur coup deux verres de whisky, jeta le cigare qu'il machonnait entre ses lèvres et duquel il avait tiré à peine quelques bouffées, en ralluma un autre, le fuma et, son parfum ne lui plaisant sans doute pas, le jeta également pour en allumer un troisième.

Cela fait, il croisa les bras sur sa poitrine, se renversa en arrière et, les jambes allongées sous son bureau, la tête appuyée sur le dossier de son siège, les yeux fixés au plafond, il se mit à fumer avec frénésie, si bien qu'en quelques minutes, il se

trouva enveloppé d'un épais nuage qui le dérobaient presque aux regards de Giovanni Corda.

—Per Baccho ! pensa celui-ci, le signor Jockson n'est pas content.

—Oh ! non, il n'était pas content, l'Américain, il était même furieux.

Le langage et l'attitude de ce Pierre Miquet l'avaient positivement froissé ; tant qu'ils avaient été seuls, face à face, dans le cabinet, peu lui importait au fond ; le principal, dans la vie, ce sont les affaires. Mais il lui déplaisait de s'être laissé traiter aussi cavalièrement en présence de l'entrepreneur ; il lui semblait que son prestige s'en trouvait écorné.

Et puis, il y avait aussi quelque chose qui ne lui convenait qu'à moitié : en laissant de côté la question d'amour-propre, il y avait aussi la question d'affaires ; or, son principe avait toujours été de tenir les autres dans sa main, mais non se trouver, lui, dans la leur.

Or, c'était précisément là le cas ; non seulement l'ingénieur paraissait vouloir diriger les opérations, mais encore il était au courant des petites combinaisons secrètes de la banque. . . . C'était dangereux.

Il se redressa et reporta ses regards sur Giovanni Corda, qui le considérait anxieusement, cherchant à percer ce visage impassible pour deviner les pensées qui s'agitaient dans son cerveau.

—Eh bien ! fit le banquier laconiquement.

—Eh bien ! répéta non moins laconiquement l'entrepreneur.

—Qu'attendez-vous ? . . . Vous avez votre chèque, n'est-ce pas ?

Il avait prononcé ces mots d'un ton bourru, hochant la tête dans la direction de la porte.

—J'attends. . . . au cas où je pourrais vous être utile, répliqua l'Italien, sans se froisser aucunement des façons du banquier.

Celui-ci eut un haussement d'épaules.

—M'être utile, grommela-t-il. . . . il n'y aurait qu'un moyen.

—Et ce moyen. . . . ?

—N'est pas à votre disposition.

—Dites toujours. . . .

—A quoi bon ?

—Eh bien ! voulez-vous que je vous dise à quoi vous songez ? demanda l'Italien à brûle-pourpoint. Vous songez que vous donneriez une respectable quantité de dollars à qui vous permettrait de dégager votre gorge des doigts qui la serrent.

Un sillon profond se creusa entre les sourcils de l'Américain.

—Je ne comprends pas, dit-il, expliquez-vous.

—Nieriez-vous que cet ingénieur du diable n'ait la main sur vous ? Non, n'est-ce pas ? . . . Or, le moyen que vous cherchez est tout simplement celui qui vous permettrait de changer les rôles, c'est à dire de mettre la main sur lui. . . . Ai-je deviné juste ?

Le banquier dédaigna de répondre ; il eut seulement un haussement de sourcils qui semblait signifier : Où voulez-vous en venir ?

—C'est un homme diablement fort, murmura l'entrepreneur.

—Au revolver, ricana l'Américain.

Au souvenir de son combat du *Phénix-Salon*, l'Italien pâlit et grommela entre ses dents :

—Oh ! cela, il me le paiera. . . . Vous pouvez rire. . . .

—N'est-ce donc point à cela que vous faisiez allusion ? demanda M. Jackson.

Giovanni Corda secoua la tête.

—Le connaissiez-vous donc ? poursuivit le banquier.

—Peut-être, répliqua pensivement Corda. C'est précisément à cause de cela que nous nous sommes battus. . . .

—Ah bah ! fit le banquier du ton d'un homme fortement intéressé. Vous connaissiez ce Jacques Miquet ?

L'Italien haussa les épaules.

—Non, pas Jacques, mais Pierre.

—Pardon, c'est bien Jacques qu'il s'appelle.

—Et moi, je vous soutiens que son petit nom est Pierre.

—Je ne comprends pas quelle raison vous pouvez avoir de soutenir cela. Mais, en tous cas, je puis vous fournir la preuve que vous avez tort.

Il ouvrit un tiroir, chercha dans un portefeuille et en sortit le reçu des vingt-cinq mille piastres que l'ingénieur lui avait signé quelques instants auparavant.

—Voyez, dit-il, en tendant le papier à l'entrepreneur. C'est signé en toutes lettres.

Giovanni Corda ne put retenir un brusque mouvement de surprise.

—Parbleu ! dit-il, j'en étais bien certain. . . .

—Certain de quoi ?

—C'est la même écriture ! . . .

—La même écriture. . . . que quoi ?

—Que celle que j'ai là, dans ma poche.

Il fouilla vivement dans son vêtement et en tira un portefeuille duquel il sortit un papier qu'il déplia et qu'il tendit au banquier.

—Voilà qui est singulier ! murmura celui-ci en regardant alternativement les deux feuilles. On jurerait que c'est la même main qui a écrit cela.

—Mais c'est la même main, en effet, affirma l'entrepreneur ; en tous cas, vous voyez que c'est bien signé : Pierre Miquet.

—Similitude de nom, sans doute, riposta l'Américain. En tous cas, similitude étrange.

—Trop étrange pour que ce Jacques Miquet ne soit pas le même que le Pierre. . . .

M. Jackson était très perplexe.

Tout à coup, il poussa une exclamation :

—Admettez tout ce que vous voudrez, dit-il, excepté cependant que ce soit le même homme.

Giovanni ouvrit de grands yeux.

—Bah ! dit-il, et pourquoi ?

—Tout simplement parce que votre reçu est daté du 25 mars, et que Jacques Miquet n'est arrivé à Panama que le 7 avril.

—Eh bien ! . . . en quittant Colon, il sera venu à Panama. . . . Voilà tout.

—Malheureusement, le *Medway* sur lequel il est arrivé d'Europe, ne l'a débarqué à Colon que le 6 avril.

—Qu'est-ce que vous me racontez là ? murmura Giovanni.

—La vérité pure.

—Ce Jacques Miquet, dites-vous, arrive d'Europe ?

—Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire.

—C'est incroyable. . . .

Sans répondre, M. Jackson fouilla dans un cartonnet et tendit une petite fiche sur laquelle se trouvait collées quelques lignes coupées dans un journal.

—Tenez, dit-il, lisez. Cela vous convaincra-t-il ?

C'était la liste des étrangers débarqués à Colon, le 6 avril précédent, par le *Medway*.

Et Giovanni Corda lut d'une voix surprise la mention de " Jacques Miquet, ingénieur de la Compagnie de Panama."

Il rendit la fiche à M. Jackson et demeura muet.

—J'ajouterai à cela, fit le banquier, que j'ai fait connaissance avec des personnes ayant fait la traversée d'Europe en même temps que lui. . . . Une de ces personnes doit même jouer un rôle considérable dans nos plans nouveaux.

L'entrepreneur était littéralement abasourdi.

—Je comprends, maintenant, balbutia-t-il, qu'il se soit fâché l'autre jour au *Phénix*, lorsque j'ai voulu reconnaître en lui mon Pierre Miquet.

—Qu'est-ce que c'était que ce Pierre Miquet ? demanda l'Américain, intrigué malgré lui par cette similitude de nom et de visage.

—Pueh ! un aventurier, très intelligent, très audacieux. . . . mais un coquin ; c'est sur lui que je comptais pour m'aider dans l'exécution de vos instructions.

—Et qu'est-il devenu ?

—Il est mort. . . .

M. Jackson courba la tête.

—C'est fâcheux, murmura-t-il.

Et il garda le silence ; puis, tout à coup, il fit un bond formidable sur son fauteuil.

—Ah ! par exemple, exclama-t-il, voilà qui est singulier !

—Quoi donc ?

Il prit le reçu qu'il avait laissé étalé sur son bureau et que ses yeux considéraient machinalement, et le tendant à Giovanni :